# EXPOSÉ

OU

## Examen des Operations des *Miniſtres* en Angleterre

DEPUIS

Le commencement de la guerre contre les Americains juſqu'ici.

PAR

Le Sieur Joly de St. Valier, Lieut. Colonel d'Infantrie,

conformément a ce qu'il a di dans ſon Mémoire que depuis plus de quatre ans il a aſſés bien *étudié les miniſtres*, il a aſſés bien *étudié leures operations* pour pouvoir les mettre au jour et en faire connoitre *toute la valeur*.

A LONDRE,

Chès M. Boiſſiere à la Société Typographique rue St. James ;

M. Dilly, in the Poultry ; et M. Kearſly, Fleet-Street.

# PREFACE.

JE ne me ſuis pas déguiſé les difficultés de ce travail lorſque ja l'ay entrepri ; je me ſuis encore moins déguiſé les reproches que l'on pouvait me faire de l'avoir entrepri et ſurtout de l'avoir mi au jour. De quoi ſe mêlet-il, dirat-on ? il n'eſt point Anglais, il n'eſt rien a la nation Anglaiſe ; de quoi s'aviſet-il de raſſembler, d'expoſer les operations des miniſtres ? qu'elles ſoient bonnes ou mauvaiſe, qu'at-il a en connoitre ? je ſens bien toute la foibleſſe, tout le ridicul de ce reproche ; mais j'apperſcois auſſi qu'on tachera de lui donner toute la force, toute l'importance poſſible pour m'inculper, ou du moins pour jetter ſur moi un verni de ridicul. Il convient donc d'y répondre.

Je ne ſuis pas Anglais, cela eſt vrai ? je ne ſuis rien a la nation Anglaiſe, cela n'eſt pas éxactement vray. Si je ne lui ſuis rien, je devrais lui être quelque choſe. Je ſuis venu lui offrir mes ſervices, je n'ai pas pri pour cela le tems de ſes proſperités, j'ay choiſi le moment ou elle allait être expoſée a la criſe la plus violente, je lui a apporté des operations qui pouvaient lui être de la plus grande utilité dans le tems, *et qui étaient abſolument inconnues des miniſtres.* Des operations qui lui ſont encore très utiles aujourdui, et a qui elle devra uniquement *la révolution en faveur de l'Angleterre qui n'eſt peut être pas bien eloignée.* Juſqu'ici perſonne n'a contredi les mémoires politiques que j'ai publié et que je n'ai mi au jour que bien malgrè moi, parcequ'ils devaient être tenus dans le plus grand ſecrét. Il ne me parait pas poſſible de rien oppoſer avec un peu de vraiſemblance aux operations que j'ai indiqué dans ce mémoire. Après cela ſi je ne ſuis rien a la nation Anglaiſe, je devrais cependant a ce que je crois, lui être quelque choſe. D'ailleurs comme je ſuis venu offrir mes ſervices au roi et a la nation Anglaiſe ; ſi ce que je vais expoſer peut être util, et je ne l'aurais certainement pas écri ſi je ne l'avais pas cru de la plus grande utilité ; j'agis conſéquemment a mon premier plan, il n'y a pas de contradiction dans ma conduite, il eſt tout naturel que je faſſe connoitre l'utilité dont je puis être, et il devien ridicule de me demander de quoi je me mêle.

# PREFACE.

Une ſeconde raiſon qui m'a determiné a ce travail, eſt que j'ay annoncé dans mes lettres aux miniſtres que j'avais des objéts interreſſants dont je déſirais leures faire part. Comme ils ſcavaient *qu'il n'etait pas queſtion de trahiſon ou d'eſpionage de quelque eſpéce que je puiſſe être,* ils ſcavaient par conſéquent que je ne pouvais leurs annoncer que quelque operations que je croyais importantes. Je ne ſcai ſi les mémoires que je leurs avais fait paſſer et qui ſont a preſent connus du public méritaient le ſilence *dédaigneux* qu'ils ont affecté a mon égard. Le public peut en juger aujourdui. Mais en expoſant ici leures operations, *je ferai peut-être apperſcevoir celles que je déſirais leures indiquer.* Je ferai peut-être apperſcevoir ſi elles méritaient tout le *dédain* que les miniſtres m'ont temoigné.

Une troiſiéme raiſon qui m'a déterminé a ce travail, eſt que comme j'ay annoncé a la fin de mon mémoire que depuis plus de quatre ans j'ai aſſés bien *étudié les miniſtres, j'ay aſſés bien étudié leures operations* pour être en état de les mettre au jour, et d'en faire connoitre toute la valeur, on pourrait ſoupſconner que j'ai annoncé plus que je ne pouvais tenir. Le ſilence des miniſtres la deſſus n'a rien de ſurprennant pour peu qu'ils me prétent d'intelligence; mais mon ſilence après m'être ſi fort avancé devrait paroitre fort extraordinaire. Tels ſont les motifs qui m'ont déterminé a ce travail dont je ſens toutes les conſéquences.

Je connois tous les avantages que les miniſtres ont ſur moi qui ſuis ſeul, ſans connoiſſance, ſans appui quelconque, je connois leure puiſſance, je ſcais tous les moyens qu'ils peuvent employer pour ſéduire, pour, &c.....je ſcais qu'il n'excellent que dans l'art de ſéduire, de, &c. mais tous ces avantages que les miniſtres ont ſur moi, n'ont pas été capables de m'en impoſer.

Cet expoſé contient des objéts trop interreſſants pour ne pas éxiger *la plus grande attention* du lecteur. Je ſuis donc obligé de ſupplier le lecteur de ne pas ſe contenter de parcourir cet ouvrage qui, je crois a beſoin *d'etre lu plutot deux fois qu'une,* pour être bien entendu. On voit que je ne veus tromper perſonne.

Exposé des opérations qui ont eu lieu en Angleterre depuis le commencement de la guerre contre les Américains jusqu'ici, conformément a ce que j'ay di dans mon Mémoire que j'avais, &c.

# Expoſé des opérations qui ont eu lieu en Angleterre depuis le commencement de la guerre contre les Américains juſqu'ici, conformément a ce que j'ay di dans mon Mémoire que j'avais, &c.

C'EST n'eſt pas ici le moment d'examiner ſi ce qui a donné lieu a la guerre contre les Américains eſt fondé ſur la juſtice et la néceſſité, ou s'il eſt fondé ſur la véxation et la violence; cette affaire a été diſcutée depuis long tems, et il paroit que l'on en attribue aſſés généralement l'origine a l'injuſtice et a la violence des miniſtres. Paſſons a leures operations depuis que la guerre a commencé.

Lorſque les troubles d'Ameriques ont été porté a un certain point, les miniſtres ont annoncé au parlement avec autant de ſuffiſance que d'orgueil, qu'avec de la fermeté et de foibles efforts on ramenerait promptement les Americains a l'obeiſſance que l'on éxigeait deux, en conſéquence le parlement leurs accordé ce qu'ils demandaient, et on leurs a permi d'agir. Ayants échoué dans leures premieres operations, qu'ont répondu les miniſtres pour ſe juſtifier? ils ont di qu'ils avaient été mal inſtrui. On leurs paſſe cette excuſe, on leurs accorde

accorde une ſeconde fois ce qu'ils demandent, on leurs permét d'agir de nouveau. Ils échouent encore. Que répondent-ils pour s'excuſer? qu'ils étaient mal inſtrui. On ne perd pas patience; ils forment des demandes exceſſives avec leſquelles un homme un peu intelligent eut terminé avec ſuccès en moins de deux campagnes les affaires d'Ameriques;—on les leurs accorde; qu'en réſulte-t-il? un ſuccès paſſager qui eſt bientot ſuivi de la perte entiere d'une armée Anglaiſe et des revers les plus conſtants, les plus humiliants, les plus multipliés ſans l'éſpoir d'aucun ſuccès un peu interreſſant. Que diſent alors les miniſtres pour ſe juſtifier? il ne diſent plus qu'ils étaient mal inſtruis, quoique cette excuſe eut été tres placée, mais ils accuſent, mais ils diſgracient des généraux qui ont fait tout ce qu'il était poſſible a des hommes de faire et qui n'ont échoué que parceque les operations dont ils étaient chargés ſont impracticables, que parceque dieu comme homme échouerait dans leur éxécution, quoiqu'il poſſeda en cette qualité toute l'étendue des connoiſſances dont l'intendement humain peut être ſuſceptible. Les miniſtres n'ont donc pas mieux été inſtrui, les miniſtres ne ſont donc pas mieux inſtrui après quatre, après ſix ans d'experienee qu'ils l'ont été dans les commencements. Après cela je crois que l'ont peut juger avec certitude qu'il ne le feront pas mieux a l'avenir.

A preſent je demande de quel œil on eut regardé, et on regarderait dans quelque pay du monde que ce puiſſe être, dans quelque état que ce puiſſe être déſpotique ou républicain, des miniſtres qui pour engager leure nation dans une affaire qui ſi elle vient a échouer doit néceſſairement occaſioner la ruine et la perte entiere de cette nation, la lui montrent comme une affaire de facile éxécution, et qui après avoir échoué en tout, n'ont d'autre excuſe a apporter que de dire qu'ils ont été mal inſtrui, qu'ils ont été mal informé. Si cette excuſe peut être de quelque valeur; quel eſt l'homme qui ne juſti-

fiera pas avec cela la conduite la plus inepte ? que peut-on attendre de pareils miniſtres ?

Il me ſemble qu'après cela le parlement eut été bien autoriſé dès les commencements a leurs refuſer la moindre confiance ; il me ſemble qu'il eut été bien autoriſé a rejetter avec dédain toutes les demandes qu'ils ont formé enſuite, et a proteſter contre toutes leures operations. Cependant il ne l'a pas fait, il leurs a même accordé plus qu'ils ne demandaient pour continuer leurs travaux, de peur de jetter quelque langueur dans les affaires. Et parcequ'il ſe trouve quelques membres éclairés du parlement qui contrediſent avec beaucoup de moderation des miniſtres qui conduiſent avec ſi peu de ſuccès les affaires de leure patrie, des miniſtres qui pour juſtifier leurs mauvais ſuccès n'ont d'autre excuſe a apporter ſi non qu'ils ſont mal inſtrui, ces miniſtres les traitent de factieux, les accuſent de ſouffler le feu de la ſédition, le feu de la révolte dans l'eſpri de leure nation ; ils les accuſent d'encourager l'ennemi et de décourager la nation. Avant d'aller plus loin, arrêtons nous un peu ſur les plaintes des miniſtres contre les débats de l'oppoſition ? cet objet eſt trop important pour ne pas éxiger un éxamen plus étendu.

Lorſque le parlement a demandé l'année d'enſuite, l'état des forces que les miniſtres ont employé la campagne précédente afin de juger s'il avaient mi ſur pied celles qui avaient été votées, et s'ils avaient employé a cela tous les ſubſides qui leur avaient été accordé ; les miniſtres ſe ſont toujour cachés derriere l'ombre du miſtere. Ils ont dit que ce ſerait informer l'ennemi des forces que l'on avait ſur pied, et de leure diſtribution ; ils ont di que l'ennemi pourrait profiter de la connoiſſance du ſecrét qu'il convient de garder la deſſus, et le parlement s'eſt toujour contenté de cette réponſe a mon grand étonnement. Examinons un peu la valeur de cette réponſe pour juger ſi elle mérite toute la condeſcendence qu'on lui a accordé juſqu'ici ?

Si le parlement disait aux ministres, voila tant de forces que vous nous avés demandé et que nous vous avons accordé ; dites nous a present comment vous allés les employer, quelles sont les operations que vous avés projettées ? dês lors je conçois que les ministres pourraient dire avec quelque raison que la connoissance des détails ou ils entreraient la dessus pourrait éclairer l'ennemi, et qu'il pourrait tirer quelque avantage de cette connoissance. Mais lorsque plusieurs mois après qu'une campagne est finie, lorsqu'on a déja établi le plan des operations qui doivent avoir lieu la campagne suivante, on demande aux ministres l'état des forces qu'ils ont eu sur pied la campagne passée : je voudrais bien connoitre quel danger il peut y avoir d'exposer avec franchise et avec clarté l'existence des forces qui ont été votées pour les operations de cette campagne et pour lesquelle on a resçu éxactement les subsides qui étaient néceſſaire soit pour les mettre sur pied, soit pour les entretenir ? je voudrais bien connoitre quel danger il peut y avoir de constater cette éxistence par les certificats détaillés des generaux et des amiraux qui les ont commandé ?

L'Europe entiere est informée des forces soit de terre, soit de mer que l'Angleterre doit avoir sur pied pendant le courant d'une campagne puisqu'elles ont été votées en plein parlement ; puisque les subsides ont été accordé en conséquence, puisque ces subsides ayant été bien payés il n'y a pas eu de raison pour que ces forces n'ayent pas existé, et qu'au cas qu'il y ait eu quelques raisons qui en ont empêché l'existence, les ministres doivent en informer la nation et lui tenir conte des sommes qui n'ont pas été employées. Il ne s'agit donc que de scavoir si ces forces ont existé, de scavoir si les ministres ont rempli les intentions de la nation, s'ils ont fait des subsides l'usage qui était indiqué. Il me parait que cette demande est bien juste, bien fondé, bien naturelle. N'est il pas évident qu'en se conduisant autrement, cela doit avoir les conséquences les plus pernicieuses pour létat.

La maniere de conſtater cette éxiſtence ne peut expoſer a aucun danger, il ſuffit que les généraux, que les amiraux certifient qu'ils ont eus telles forces ſous leurs ordres, et par l'enſemble de ces certificats on pourra juger facilement ſi la totalité des forces qu'on a votées a exiſté, et dans quel tems elles ont exiſté. Pour éviter juſqu'a l'ombre du danger on ne demande pas aux géneraux et aux amiraux les differents poſtes ou ces forces ſont diſperſées, quoique cela fut ſans conſéquence lorſque la campagne eſt finie et lorſque l'ennemi a eu tout le tems poſſible de prendre connoiſſance de leure qualité et de leure quantité ; on leur demande ſeulement qu'ils certifient le nombre des forces qu'on leurs a fait paſſer, et le tems ou ils les ont reſcû. Je demande quel danger il peut y avoir a tout cela ? pour moi il m'eſt impoſſible d'en apperſcevoir aucun de quelque maniere que l'on prenne la choſe, et j'apperſcois la plus grande néceſſité pour la nation d'être éclairée ſur un objet auſſi important. Je ſens bien que les miniſtres peuvent avoir des motifs perſonnels tres intereſſants pour eux, pour en faire un miſtere ; mais encore un fois il m'eſt impoſſible de découvrir la néceſſité de ce miſtère par rapport au bien public, je n'y vois au contraire que le plus grand danger.

Ne dirait-on pas avec l'air de miſtere que les miniſtres affectent ſur ce ſujet qu'ils ont des forces cachées dans les nues, ou en ambuſcade dans quelque épaiſſe foreſt, qui ſont prêtes a fondre ſur l'ennemi lorſqu'il s'y attendra le moins et dont il convient de lui cacher la connoiſſance ? ne dirait-on pas qu'ils ont envoyé des forces dans des endroits ou l'ennemi ne peut pas pénétrer ? ſi cela eſt a quoi ſervent ces forces ? que s'il les ont envoyées ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe defendre contre l'ennemi, peuvent-ils imaginer que l'ennemi n'ait pas eu connoiſſance et de leure qualité et de leure quantité ? a quoi ſert donc le miſtere qu'ils veuillent en faire ? cependant le parlement n'a jamais inſiſté ſur un objet auſſi important ; après cette condeſcendence, comment les miniſtres peuvent ils ſe plaindre des

débats

débats de l'oppoſition puiſqu'ils ont été ſans effet, n'a-t-on pas lieu d'être perſuadé que c'eſt a cette condeſcendence que l'on doit attribuer particulierement les revers que la nation a éprouvé. Pourſuivons encore quelques moments nos obſervations ſur ce ſujet?

Les miniſtres ne ceſſent d'accuſer l'oppoſition de mettre des ob-obſtacles a leures operations, et d'être cauſe par la de leurs mauvais ſuccès. Pour que ces reproches fuſſent fondés, il faudrait que les miniſtres puſſent prouver, 1° que l'oppoſition leurs a refuſé les ſubſides qu'ils ont demandé ce qui les a mi dans l'impoſſibilité d'agir comme ils l'auraient deſiré. Mais bien loin que l'oppoſition ou le parlement leurs ait refuſé les ſubſides qu'ils ont demandé, le parlement leurs a accordé tous les ans un million ſterl. d'extraordinaire au dela des ſommes qu'ils ont propoſé pour le ſervice de l'état. Il me ſemble que cela eſt aſſés bien faire les choſes pour qu'on n'ait pas lieu de ſe plaindre.

Il faudrait que les miniſtres puſſent prouver 2° que l'oppoſition a inſtrui l'ennemi de leurs projéts, ce qui les a fait échouer. Si cela était les miniſtres n'auraient pas manqué d'accuſer ceux qui auraient été coupables de cette trahiſon et de les faire punir. Ils auraient ſaiſi avec empreſſement cette occaſion pour ſe diſculper de leur peu de ſuccès, *eux qui font tant de bruit lorſqu'il peuvent intercepter quelques lettres qui ne ſignifie rien.* S'ils ne l'ont pas fait, c'eſt une preuve évidente qu'il n'a jamais rien exiſté de pareil. Que peuvent donc reprocher les miniſtres a l'oppoſition avec juſtice?

N'y-at-il pas toujour eu une oppoſition dans le parlement? ne ſont ce pas les débats de l'oppoſition qui ont ſouvent éclairé les miniſtres et qui leurs ont indiqué les operations qui conviennent au bien de l'état? ne ſont ce pas les débats de l'oppoſition qui ont ſouvent éclairé le roy, et l'ont déterminé a prendre des miniſtres plus capables dans des tems difficils? en veut-on des preuves récentes? que l'ont

jette

jette les yeux ſur ce qui s'eſt paſſé au commencement de la guerre de 1740, et de la guerre de 1756 ? c'eſt aux fermes débats de l'oppoſition que le roy a du le choix des miniſtres habiles qui ont conduit les affaires de leure patrie avec tant de gloire et de ſuccès. C'eſt par ces fermes débats qu'il a connu la néceſſité d'éloigner des hommes qui étaient incapables de préſider aux affaires dans des tems difficils. Après cela peut-on douter *que l'oppoſition ne ſoit pas le plus ſur, et le plus ferme boulevard de létat ?** que veuillent donc les miniſtres en ſe recriant avec tant de violence contre l'oppoſition ? ils veuillent ſans doute une condeſcendence aveugle de la part de la nation entiere ſur toutes leures operations quelqu'elles puiſſent êtres. Mais alors les voila *deſpotes* abſolument *deſpotes.*

L'oppoſition diſent ils encourage l'ennemi et décourage la nation ; le penſent-ils ? je ſuis perſuadé que non. De tout tems il y a eu une oppoſition et les affaires n'en ſont pas allé plus mal lorſqu'elles ont été bien conduites ; *il y a plus ; dans une conſtitution telle que celle de l'Angleterre il eſt eſſentiel qu'il y ait toujour une oppoſition.* Cette oppoſition eut elle toujour tort dans ſes débats, *elle entretient la nation dans l'habitude de ſurveiller la puiſſance éxécutrice. Le plus grand malheur qui put arriver a la nation Anglaiſe, ſerait qu'elle vint a tomber dans le relachement a cet égard* ; dês lors elle perderait bientot ſa liberté ; mais l'oppoſition n'eſt pas aujourdui dans le cas de ſe reprocher d'avoir tort dans ſes débats ils ne ſont que trop bien fondés.

Ce

* On pourrait peut-être ſoupſconner que j'ay été ſollicité par quelque membre de l'oppoſition d'écrire ce mémoire. Je donne ma parole d'honneur que je ne connois qui que ſoit en Angleterre, et que depuis plus de cir , mois que je ſuis ici ma ſocieté a été bornée a M.de Rumilli et a M. Cordicelli qui l'un et l'autre me font quelque fois l'amitié de venir paſſer quelques moments avec moi et on ne les ſoupſconnera certainement pas de ſe mêler des affaires du gouvernment. Si j'en impoſe je demande que l'on me regarde et que l'on me traite comme un impoſteur. Je n'écris rien que de mon propre mouvement et après y avoir bien réfléchi.

Ce qui encourage l'ennemi ce qui décourage la nation, ce ſont les mauvaiſes operations, ce ſont leurs mauvais ſuccès. Lorſque les affaires ſont conduites avec habileté, avec intelligence, l'oppoſition eſt la premiere a y applaudir ou ſes cris ſont foibles et ſans effet.

Que les miniſtres diſent donc ce que peuvent faire les débats du parlement contre leures operations? n'ont-ils pas la liberté entiere de les combiner et de les diriger comme ils le jugent a propos? ſont-ce les débats du parlement qui les empêchent de former tel ou tel projet? qui les empêchent de le mettre a execution? ſont-ce les debats du parlement qui divulguent leures operations? non certainement. Les miniſtres ſont les maitres de les combiner et de les conduire dans le plus grand ſecrét, ils n'en rendent conte a perſonne, et le parlement ne les connait qu'après qu'elles ont été exécutées. C'eſt alors ce me ſemble qu'il doit lui être permi, *qu'il eſt de ſon dévoir* d'en apprétier la valeur pour juger de la capacité de ceux qui les ont formées, pour juger s'il convient de laiſſer entre leures mains le gouvernail de l'état. Une condeſcendence aveugle en pareille cas ne ſerait elle pas criminelle? n'entrenerait elle pas la ruine de l'état, ſi ceux qui ſont a la tête des affaires ſont incapables de les conduire?

Cependant c'eſt cette condeſcendence aveugle que les miniſtres voudraient exiger aujourdui; ils prêchent le quiétiſme le plus entier, ils ordonnent le ſilence ſnr leures operations, ils ordonnent d'être paſſifs et très paſſifs, ils veuillent qu'on les laiſſe faire ſans marquer la plus légere inquiétude ſur ce qu'ils font. Jamais apoſtre du quiétiſme n'a prêché plus a propos cette morale, je l'avoue. Mais ſi elle convient aux interreſt des miniſtres, convient-elle également aux interreſt de la nation?

En conſéquence de cette morale dont les miniſtres ſont aujourdui les apoſtres; ſi quelqu'un leur oppoſe la moindre réſiſtence, ils le traitent, ils le ſont traiter par leurs adhérans comme un factieux, comme un homme qui ſouffle l'eſprit de révolte et de tumulte dans

le cœur de la nation et il ne tient pas a eux de le punir et de le faire punir comme tel.

C'eſt ainſi que s'expriment les miniſtres dans les pays les plus deſpotiques de l'orient et de l'Europe pour juſtifier leures violences contre ceux qui oſent contredire leure conduite. Mais la vérité perce enfin ; et il arrive tres ſouvent que ces miniſtres ſont la victime de leure ineptie et de leure violence, il arrive qu'ils ſont diſgraciés, qu'ils deviennent l'objet du mépri et de la haine publique, il arrive qu'il leurs en coute quelque fois la vie ; tandis que ceux qu'ils ont opprimé ſont enſuite comblés de graces et d'honneurs. On a tous les jours les éxemples les plus frapante de pareils évênements.

Cependant ces miniſtres ont un prétexte qui ſemble en quelque ſorte juſtifier leure conduite dans ces occaſions. Tout le monde ſcait que dans les pays deſpotiques les monarques ſont cenſés gouverner par eux-mêmes, et les miniſtres n'être chargés que de l'éxecution de leurs ordres, de ſorte qu'en attaquant les operations du governement, il ſemble que ce ſoit attaquer la conduite même du ſouverain. Mais ici ce n'eſt pas la même choſe ; tout le monde ſcait que ce ſont les miniſtres qui dirigent tout et que le ſouverain n'y a aucune part. De ſorte qu'en attaquant la conduite des miniſtres, on ne manque nulment de reſpect au monarque. Tout le monde ſcait que dans les pays deſpotiques la nation a abandonné entierement au ſouverain la conduite du gouvernement ; tandis qu'ici la nation s'eſt reſervée le pouvoir d'examiner la conduite de ceux a qui elle a confié la puiſſance éxécutrice, de ſorte qu'une condeſcendence aveugle de la part de ſes repreſentants pour les volontés, pour les operations des miniſtres ſerait tres criminelle. En voila je penſe aſſés pour prouver combien il eſt révoltant, combien il eſt inique d'oſer traiter de factieux les membres du parlement qui ont le courage, qui ont la fermeté de s'elever contre les operations des miniſtres et de leurs en demander comte. La détreſſe ou ſe trouve aujourdui la nation, les

mauvais

mauvais ſuccès multipliés, le peu déſpoir d'en avoir de meilleurs a l'avenir, leurs en font un devoir indiſpenſable. Pourſuivons nos obſervations ſur les operations des miniſtres ?

Les miniſtres on di pluſieures fois en plein parlement qu'ils ne meriteraient pas d'être miniſtres s'ils n'avaient pas toujour en main des forces capables de tenir tête et de combatre avec ſuccès non ſeulement les forces réunies de la France et de l'Eſpagne, mais même de l'Europe entiere ſi elle ſe liguait contre l'Angleterre. Voila ce dont ils ſe ſont vantés pluſieures fois en plein parlement. Voyons a preſent, quel a été le réſulta de tout cet étalage pompeux et foudroyant ?

La France fait un traité avec les Americains, la France fait a Toulon un armement en faveur des Americains, la France par cette conduite provoque donc contre elle ſeule ces forces immenſes qui devaient tenir tête a l'Europe entiere ſi elle ſe fut armée contre l'Angleterre. Qui n'aurait pas cru après ce dont les miniſtres s'étaient vantés. Que l'Angleterre allait engloutir dans un inſtant les forces de la France ? Commençons par examiner quelles étaient les forces que les miniſtres avaient ſur pied lors de cet évênement, nous conſidererons enſuite les motifs qu'ils pouvoient avoir pour laiſſer l'Angleterre dans l'état de foibleſſe ou elle ſe trouvoit alors, après quoi nous comparerons les operations qui convenaient aux interrêſts de l'Angleterre avec celles que les miniſtres ont exécuté.

Quelles étaient les forces que les miniſtres avaient a oppoſer a celles de la France lors de ſon traité avec les Americains ? ils n'en avaient point ou preſque point. Pour ſe convaincre de cette verité il faut entrer en quelques détails.

Les miniſtres n'avaient point de flottes dans la Mediterranée ou ils auraient dûs en avoir une, ou ils auraient dus au moins en envoyer une conſiderable au moment du traité de la France avec les Americains comme nous le verrons toute a l'heure. Les miniſtres n'avai-

ent que des forces très foibles en Amerique, puiſque M. l'amiral Howe y étoit fort inferieur a M. le Cte d'Eſtaing qui n'avait cependant que douze vaiſſeaux de lignes ce qui a obligé M. le général Clinton d'évacuer Philadelphie, &c. Les miniſtres ont eu beſoin de beaucoup de tems pour pouvoir envoyer M. l'amiral Biron avec ſeulement douze vaiſſeaux de ligne *aſſés mauvais voiliers* courir et ſuivre a la piſte M. le Cte d'Eſtaing. Enfin lorſque M. l'amiral Keppel a été prendre connoiſſance de la flotte dont on venait de lui donner le commandement, il n'a pas trouvé douze vaiſſeaux en état de mettre en mer. Et ce n'eſt que par des travaux immenſes contiuués jour et nuit qu'on a pû parvenir au bout de quatre mois a lui fournir une trentaine de vaiſſeaux pour tenir tête a la flotte Françaiſe dans l'ocean. Tel était l'état des forces que les miniſtres avaient ſur pied lors du traité de la France avec les Americains. A preſent je demande ou en eut été l'Angleterre ſi elle avait eue a combattre alors non pas les forces reunies de l'Europe entiere comme le diſaient les miniſtres, mais ſeulement les forces réunies de la France et de l'Eſpagne ?

Quels pouvaient être les raiſons des miniſtres pour tenir les forces de l'Angleterre dans cet état de foibleſſe ? croyaient-ils effrayer toute l'Europe avec des phraſes pompeuſes et des termes menacents ? prenaient-ils toutes les puiſſances de l'Europe pour une troupe d'oiſeaux timides qui ſe laiſſent épouvanter par quelques guenilles que l'on expoſe dans un champ ? encore une fois comme juſtifier cette ſécurité ou cette négligence des miniſtres ? diront-ils que le parlement leurs avait refuſé les ſubſides qu'ils ont demandé ? ils ne peuvent pas le dire, puiſque le parlement leurs a toujour accordé un million de livres ſterl. Au dela des ſommes qu'ils ont propoſé pour le ſervice de l'état. Diront-ils qu'ils ſe fiaient aux aſſurances de la France et de l'Eſpagne ſur les intentions ou elles étaient l'une et l'autre de vivre en paix avec l'Angleterre ? Mais ils ne pouvaient pas ignorer qu'avant le commencement de la derniere guerre les miniſtres

Anglais

Anglais avaient ſouvent faits les mêmes proteſtations tandis qu'ils profitaient de toutes les occaſions qui pouvoient ſe preſenter pour détruire et ruiner les forces maritimes et le commerce de la France. Les miniſtres actuels ſcavaient donc par experience la confiance que l'on peut donner a ces ſortes des proteſtations. Ils ſcavaient que malgrè ces proteſtations la France et l'Eſpagne faiſaient travailler dans leurs ports avec beaucoup de célérité a la conſtruction et l'équipement de leures flottes, ils ſcavaient que la France avait des liaiſons avec les Americains, ils ſcavaient qu'il pouvaient ſurvenir mille évênements en Amerique capables de déterminer la France a ſe déclarer en faveur des Americains, ils ſcavaient *que dès la fin de* 1776, *et au commencement de* 1777 *la France avait raſſemblé dans ſes ports de Breſt et de Toulon les matelots néceſſaire a l'équipement de ſes flottes*, ce qui indiquait bien évidement qu'elle était ſur le point de déclarer la guerre a l'Angleterre, ils ſcavaient tout cela ou dumoins ils devaient le ſcavoir. Et c'eſt dans ce tems la même qu'ils reſtaient dans la plus grande ſécurité, c'eſt dans ce tems la qu'ils ne tenaient ſur pied aucune force capable de s'oppoſer a celles que la France était en état de faire agir au premier moment qu'elle le jugerait a propos ; c'eſt dans ce tems la qu'ils ſe contentaient de quelques rodomontades prononcées avec beaucoup d'orgueil. Encore un coup comment juſtifier cette conduite ?

Mais diſent aujourdui les miniſtres, ſi nous n'avions que peu de forces en état d'agir lorſque la France a fait ſon traité avec les Americains c'eſt que l'incendie de Portſmouth avait brulé toutes nos voiles, tous nos cordages, toutes les matieres néceſſaires a leure fabrication. Examinons la valeur de cette réponſe ; elle en vaut bien la peine, et elle mérite d'autant plus d'être approfondie que perſonne n'y a répondu juſqu'ici. Donnons a cette réponſe toute la valeur poſſible, et en lui donnant toute la valeur poſſible, nous en connoitrons encore plus la ridiculité.

D'abord

D'abord les domages occaſionnés par l'incendie de Portſmouth n'ont été évalués que ſoixante mille livres ſterl. Il n'eſt donc pas vraiſemble que l'Angleterre ait perdu dans cette occaſion toutes les voiles, tous les cordages néceſſaires a l'équipement de ſes flottes, et l'Angleterre a d'autres ports, d'autres magaſins ou il aurait du s'en trouver une tres grande quantité ? Mais ſuppoſons que tout ait été alors conſumé par cette incendie, il n'y a certainement pas la de quoi juſtifier les miniſtres comme nous allons le voire, au contraire il y a de quoi leurs attirer les reproches les plus graves.

L'incendie de Portſmouth eſt arrivée au mois de Décembre 1776. Dans ce tems la tout impoſait aux miniſtres la loy la plus ſévere de ſe hater de remplir promptement leurs magazins et leurs arſenaux de toutes les choſes qui avaient été conſumées par les flames, tout leurs indiquait la néceſſité d'avoir des forces prêtes a agir au premier ſignal.

Depuis l'époque de cette incendie juſqu'au mois de Mars 1778 que la France a fait ſignifier a l'Angleterre ſon traité avec les Americains, il s'eſt écoulé plus de ſeize mois. La Hollande offrait aux miniſtres des magazins immenſes ou ils auraient pus trouver abondemment et les matieres néceſſaires a la fabrication des voiles et des cordages, &c. et ces mêmes voiles et cordages tous fabriqués s'ils avaient voulu. Il ne tenait donc qu'a eux de réparer promptement les domages de l'incendie, et tout, comme je viens de le dire leurs en impoſait la loy la plus ſévere, cependant ils ne l'ont pas fait.

Depuis l'époque de l'incendie juſqu'au moment de la ſignification du traité avec les Americains il s'eſt écoulé plus de ſeize mois comme je l'ai déja dit. Ces ſeize mois étaient bien plus que ſuffiſants pour tirer du nord toutes les matieres conſumées par l'incendie et pour faire fabriquer les voiles et les cordages néceſſaires au ſervice des flottes, puiſque dans l'éſpace de quatre mois on en a fabriqué aſſés pour

l'équipement

l'équipement des flottes de M. l'amiral Biron et de M. l'amiral Keppel. Les miniſtres auraient donc dus avoir leures flottes en état d'agir auſſitot que la France a fait ſignifier a l'Angleterre ſon traité avec les Americains. Cependant ils n'avaient point alors de flottes en état de mettre en mer ; et c'eſt pour avoir été pris ainſi au dépourvu que l'Angleterre a éprouvé enſuite tant de revers. Allons plus loin.

Long tems avant 1776 et 1777 les miniſtres n'ignoraient pas les liaiſons de la France avec les Americains ; le lord Stormont avait ſouvent pouſſé la deſſus les cris les plus aigres et les plus aigus ; il mettait continuelment le marché a la main aux miniſtres de France ; qui n'aurait pas cru après cela que les miniſtres d'Angleterre tenaient alors toutes prêtes des forces ſuffiſantes pour anéantir les forces maritimes de la France ſi elle leurs refuſait la ſatisfaction qu'ils demandaient, et c'eſt dans ce tems la même qu'ils laſſaient pourrir leurs vaiſſeaux dans leurs ports, c'eſt dans ce tems la même qu'ils en avaient dépoſé tous les agrés dans les arſenaux et dans les magazins au riſque de les voire conſumer par une incendie qui pouvait arriver de cent façons differentes. Au riſque de ſe trouver entierement a la merci de la France ſi elle ſe fut declarée alors contre l'Angleterre. Pourſuivons.

Plus les miniſtres de France paraiſſaient avoir de complaiſance pour les criailleries de Lord Stormont, plus les miniſtres d'Angleterre devaient juger qu'une puiſſance telle que la France devait être révoltée de ſe voir ainſi harcelée chès elle et troublée juſque dans les plus petites operations de ſon commerce ; plus les miniſtres d'Angleterre devaient juger qu'une puiſſance telle que la France travaillerait avec toute la chaleur poſſible, comme elle le feſait en effét, et ſaiſirait la premiere occaſion pour éloigner pour toujour de pareils clameurs et ſe veanger du ton imperieux du Lord Stormont. Plus par conſequent les miniſtres d'Angleterre devaient ſentir la néceſſité d'avoir toujour

prêtes

prêtes des forces capable d'agir avec vigeur contre la France au premier ſignal. cependant c'eſt d[illegible]s ce tems la qu'ils laiſſaient pourrir leurs vaiſſeaux et qu'ils, &c. [illegible]ment juſtifier cette conduite ? je l'gnore. Mais c'eſt a cette conduite ſage, ferme, et prévoyante des miniſtres que l'Angleterre doit aujourdui l'état ou elle ſe trouve, et la multitude d'ennemis dont elle eſt ſurchargée. Leure intelligence, leure profonde pénétration ne s'eſt pas démentie dans les operations qui ont ſuivi ces premiers échantillons de leure habileté, comme je vais le démontrer en comparant les operations qui convenaient alors aux interrêſt de l'Angleterre avec celles que les miniſtres ont exécuté.

Les miniſtres n'ont pas pû ignorer que M. le Cte d'Eſtaing était parti dês le mois de Mars 1778 pour aller prendre a Toulon le commendement d'une flotte que l'on y équipait avec toute la célérité poſſible. Je veus qu'ils ignoraſſent la deſtination de cette flotte, quoiqu'il n'y eut perſonne qui n'en fut informé, quoique tout ce qui ſe paſſait dut les informer de la vraie deſtination de cette flotte. Mais cette ignorance de leure part devait leurs indiquer les deux ſeules operations qui convenaient aux interrêſt de l'Angleterre, et moins ils avaient de forcer en état d'agir, plus il leurs était indiſpenſable de s'occuper de ces operations puiſqu'avec de foibles moyens ils pouvaient eſperer de décider tout d'un coup la guerre en leure faveur.

La premiere de ces operations était d'envoyer dans le Méditerranée une flotte au moins égale a celle que devait commander M. le Cte d'Eſtaing. Diront-ils qu'ils n'en on pas eu le tems ? Tout le monde ſcait que M. le Cte d'Eſtaing eſt parti pour Toulon dês les premieres jours du mois de Mars 1778, tout le monde ſcait qu'il s'y eſt arrêté prês de deux mois avant que cette flotte fut équipée et en état de mettre en mer, tout le monde ſcait que ſa travarſée a été très laborieuſe, et qu'il a été prês de ſix ſemaines avant de ſortir du détroit.

Quatre

Quatre mois ou environ n'étaient-ils pas plus que ſuffiſants aux flottes Anglaiſes pour ſe rendre dans la Mediterranée ?

Si les miniſtres euſſent envoyé dans la Mediterranée une flotte pour obſerver et combattre M. le Cte d'Eſtaing lorſqu'il ſortirait de Toulon, et on vient de voire qu'ils ont eu bien plus de tems qu'il ne leurs en fallait pour cela, on vient de voire que l'incertitude ou ils étaient de la deſtination de la flotte de M. le Cte d'Eſtaing leurs en impoſait la néceſſité la plus indiſpenſable : en ſuppoſant même que la flotte Anglaiſe eut été ſeulement égale a celle de M. le Cte d'Eſtaing que l'on ſcavait ne devoir pas excéder le nombre de douze vaiſſeaux de ligne. Quelques euſſent été les ſuccès de ce combat ; l'Angleterre ne pouvait en retirer que les plus grands avantages, ſans qu'il put lui en réſulter le moindre inconvénient. C'eſt ce qu'il faut démontrer.

Si M. le Cte d'Eſtaing eut été battu ; dès lors la guerre était décidée en faveur de l'Angleterre. La perte de cette bataille eut privé les Americains des ſecours qu'ils attendaient de leur nouvel allié, ce qui eut certainement abattu leur courage ; la perte de cette bataille eut contenu toutes les puiſſances de l'Europe, et eut jetté la France dans les plus grands ambarras, ſurtout ſi les miniſtres avaient ſcu profiter avec un peu d'intelligence de la ſituation ou ſe trouvait alors les affaires de l'Europe, comme je l'ai fait voire dans le mémoire que j'ay publié.

Tout concourait en faveur de l'Angleterre dans cette occaſion ; M. le Cte d'Eſtaing avait ſes ordres pour ſe rendre en Amerique, en conſéquence il eut taché d'éviter le combat, ce qui gêne beaucoup un général lors que dans cette circonſtance il eſt obligé de livrer bataille. Les vaiſſeaux de M. le Cte d'Eſtaing étaient chargés d'une grande quantité de munitions de toute eſpêce ſoit pour ſon uſage perſonnel, ſoit pour le ſervice des Americains ce qui les eut empêché de manœuvrer avec facilité ; ces deux circonſtances euſſent néceſſairement beau-

coup diminué la vivacité du choc de ſa part, tandis que la flotte Anglaiſe n'étant génée par aucun de ces inconvenients pouvait manœuvrer et combatre a ſon aiſe, et tirer tous les avantages poſſibles de ce combat dont tout concourrait a lui aſſurer le ſuccès.

Si M. le Cte d'Eſtaing avait eu l'avantage dans ce combat, il ne pouvait pas beaucoup profiter de ſa victoire comme je viens de le faire voire, et les flottes Anglaiſes trouvaient un azile a Port Mahon, même a Gibraltar. Dans cette poſition qu'eût pu faire M. le Cte d'Eſtaing ? comme il n'eſt pas douteux que ſa flotte eut beaucoup ſouffert par la violence du combat ; ou il aurait été obligé de retourner avec toute ſa flotte a Toulon pour ſe ravitailler, et alors les miniſtres d'Angleterre auraient eu le tems d'envoyer des renforts a la flotte battue pour la mettre en état de renouveller le combat lorſque M. le Cte d'Eſtaing ſerait ſorti une ſeconde fois de Toulon pour éxécuter les operations dont il était chargé. Ou M. le Cte d'Eſtaing aurait continué ſa route et ſe ſerait contenté de renvoyer a Toulon les vaiſſeaux maltraités et déſemparés dans le combat, ce qui l'eut fort affoibli ; et il aurait été facil alors d'envoyer a ſa rencontre une flotte capable de l'arrêter et qui en lui livrant un ſecond combat, quelqu' en eut été le ſuccès, l'euſſent empêché de continuer ſes operations. Alors il en eut réſulté pour l'Angleterre tous les avantages dont j'ay parlé cy-deſſus. Telle était la premiere operation que la néceſſité aurait due indiquer au miniſtres les moins clairvoyants ; tels en euſſent été les effets. Paſſons a la ſeconde operation dont ils pouvaient faire uſage au défaut de celle la, et dont ils auraient retiré les plus grands avantages.

Les miniſtres ignoraient la deſtination de la flotte de M. le Cte d'Eſtaing quoiqu'il n'y eut perſonne qui l'ignora, qnoique tout ce qui s'était paſſé dut les convaincre de cette deſtination. Paſſons leurs cette ignorance ? il faut bien être un peu indulgent a leur égard, ils en

ont

ont grand beſoin. Mais ils ſont obligés de convenir qu'ils n'avaient rien a craindre de la part de M. le Cte d'Eſtaing pour les Grandes Indes, puiſque la compagnie avait envoyé des ordres dès le mois de Mars pour s'emparer de tous les établiſſements Francais dans ce contrées, de ſorte que M. le Cte d'Eſtaing en arrivant dans les grandes indes n'aurait pas trouvé un pouce de terre ou débarquer, ce qui l'eut mi dans l'impoſſibilité de rien operer. Les miniſtres n'avaient également rien a craindre pour les Indes Occidentales parceque la ſaiſon était trop avancée pour permettre a M. le Cte d'Eſtaing d'y rien entreprendre ſuppoſé que telle eut été ſa deſtination, quoiqu'il n'y eut pas la moindre apparence. Il ne reſtait donc plus qu'a veiller a la ſeureté des armées et des flottes Anglaiſes en Amerique qui étaient dans une ſituation très précaire, il ne reſtait plus qu'a empêcher les Americains de reſcevoir des ſecours de leur nouvel allié. Il convenait donc dans cette poſition, au lieu d'envoyer M. l'amiral Biron courir après et ſuivre a la piſte M. le Cte d'Eſtaing comme on la fait, il convenait di-je de l'envoyer droit a Neu Yorck ou il pouvait arriver long tems avant que M. le Cte d'Eſtaing eut pu ſe rendre en Amerique. Dèslors le général qui commandait en Amerique n'ayant rien a redouter des entrepriſes de M. le Cte d'Eſtaing aurait conſervé Philadelphie, les Jerſeis, &c., il aurait pu eſperer de continuer avec ſuccès ſes operations. Dès lors M. l'amiral Biron pouvant augmenter ſa flotte d'une partie de celle de M. l'amiral Howe aurait été en état d'aller au devant de M. le Cte d'Eſtaing lorſqu'il aurait appri ſon arrivée. Dans cette ſituation que d'avantages en faveur de M. l'amiral Biron ? quelle poſition pênible et embarraſſante pour M. le Cte d'Eſtaing ? M. le Cte d'Eſtaing chargé d'une commiſſion qu'il avait ordre d'éxécuter a quelque prix que ce fut ; M. le Cte d'Eſtaing fatigué par une traverſée longue et très laborieuſe, n'aurait pu combattre que foiblement, tandis que M. l'amiral Biron ſuperieur en forces, n'étant arrêté par aucun obſtacle, n'ayant pour objet que la

deſtruction de la flotte Francaiſe aurait combattu avec le plus grand acharnement et la plus grande aiſance. Tout concourait dans cette circonſtance a aſſurer a M. l'amiral Biron une victoire complette, et voici quelles en euſſent été les ſuites.

Si M. le Cte d'Eſtaing eut été battu ſa miſſion était manquée, ſa flotte eut été détruite ſans reſſource et au lieu de porter des ſecours aux Americains, il aurait paru devant eux dans l'état le plus déplorable et le plus décourageant pour eux; il eut été obligé de demander aux Americains de puiſſants ſecours qu'ils euſſeut été hors d'état de lui fournir, ou qu'ils ſe feraient peut-être bien gardé de lui fournir dans cette circonſtance, quand même ils l'auraient pus.

Si M. le Cte d'Eſtaing eut été battu ſous les yeux des Americains, la guerre était terminée en faveur de l'Angleterre, les Americains fuſſent tombés dans le découragement, aucune puiſſance de l'Europe ne ſe fut déclarée en faveur de la France, et la France dans la ſituation ou ſe trouvaient alors les affaires de l'Europe ſe ſerait trouvée dans le plus grand embarras, ſi les miniſtres avaient ſcu en profiter. Comme je l'ai déja di.

Si M. le Cte d'Eſtaing eut été battu la France n'aurait pas été en état d'envoyer une nouvelle flotte en Amerique, et eut été par conſéquent obligée d'abandonner les Americains, ce qui je crois les aurait diſpoſé a ſe reconcilier avec la métropole.

Si M. le Cte d'Eſtaing contre toute apparence eut eu l'avantage dans ce combat, il n'en eut été guere plus avancé. Sa poſition et ſa miſſion l'euſſent empêché de profiter de ſa victoire, il aurait été forcé de ſe rendre dans quelque port des Americains ou il aurait toujour paru fort délabré par la violence du combat qu'il venait de livrer, et ou il aurait eu beſoin d'une grande aſſiſtance de leure part. Tandis que M. l'amiral Biron en ſe retirant a Neu Yorck pouvait aiſément ſe réparer, et être renforcé par le reſte de la flotte de M. l'amiral

l'amiral Howe. Par la M. l'amiral Biron aurait été en état de marcher de nouveau a la rencontre de M. le Cte d'Eſtaing et de l'attaquer une ſeconde fois lorſqu'il aurait été obligé de quitter les ports d'Amerique. Par cette manœuvre M. l'amiral Biron eut été maitre des mers de l'Amerique, et eut donné au géneral qui commandait les armées Anglaiſes la facilité de pouvoir continuer ſes operations ſans inquiétude. Par cette manœuvre M. l'amiral Biron ſerait ſans doute parvenu a détruire la flotte Francaiſes dans un ſecond combat, ce qui aurait produi tous les efféts dont j'ay parlé cy-deſſus.

Ces deux operations étaient bien ſimples, bien naturelles, bien ſolides, elles étaient dictées par la néceſſité, cependant les miniſtres ne s'en ſont pas même douté. Ils ont laiſſé M. le Cte d'Eſtaing ſortir tranquilment de Toulon, traverſer la Méditerranée, déboucher du détroit de Gibraltar, et pourſuivre ſa route ſans y mettre le moindre obſtacle. Après quoi ſemblables a des enfants qui courent après un oiſeau qu'ils ont laiſſé échaper, ils ont envoyé M. l'amiral Biron courir après M. le Cte d'Eſtaing et le ſuivre a la piſte quoiqu'il y eut une impoſſibilité phiſique de pouvoir l'atteindre avant qu'il eut rempli ſa miſſion, ce qui rendait abſolument inutiles les operations de M. l'amiral Biron.

Qu'eſt il arrivé de cette bevuë ? il eſt arrivé que M. géneral Clinton craignant de voire fondre M. le Cte d'Eſtaing ſur quelqu'un de ſes poſtes a été obligé d'évacuer Philadelphie, &c., il eſt arrivé que malgrè ſon habileté et la valeur de ſes troupes il a été ſur le point d'éprouver le ſort de M. le géneral Burgoyne, ſans la faute que l'on reproche a un géneral Americain qui a abandonné un poſte dont la défenſe aurait mi le plus grand obſtacle a la retraite de l'armée Anglaiſe, &c. . . . . Tout le monde ſcait que ſi M. le Cte d'Eſtaing eut pû arriver huit jours plus tot dans la Délavare il eut ruiné et détrui entierement la flotte et les navires

vires Anglais qui s'y trouvaient, ce qui aurait cauſé la perte de l'armée entiere. Tout le monde ſcait que ſi M. le Cte d'Eſtaing eut pu s'arrêter quatre jours de plus devant Neu Yorck, il eut intercepté le convoi qui apportait d'Europe les renforts et les approuiſionements pour l'armée, ce qui l'aurait réduite aux dernieres extremités.

Tel a été le réſulta des operations bien combinées des miniſtres, et ſi l'Angleterre n'a pas ſuccombé dês les premieres moments de la guerre avec la France, le doit elle a leure prévoyance, ou a leur ſageſſe? le doit elle a la jnſteſſe de leures operations? non certainement; elle le doit au hazard, elle le doit a une tempeſte. Que l'on juge a preſent de ce qui ſerait réſulté en faveur de l'Angleterre ſi les miniſtres avaient fait uſage des operations dont je viens de parler, ſi les miniſtres s'etaient condui avec tant ſoit peu d'intelligence et de fermeté, puiſque ſans avoir fait aucune operation de quelque valeur que ce puiſſe être, la France s'eſt cependant trouvée dans de tres grands embarras a la fin de la campagne de 1778. Qu'on ſe rappelle dans quelle ſituation ſe trouvait alors M. le Cte d'Eſtaing?

Et puis que font le miniſtres pour tacher de ſe diſculper? ils publient un mémoire de plus de cent pages rempli de contes bleux, ou le Lord Stormont étale avec emphaſe un tas de nouvelles qui ſe débitent au jardin dus palais royal ſous l'arbre de cracovie, pour prouver ſa vigilance lorſqu'il était en France; et tout le monde a ri de ce faſtidieux mémoire. Tandis qu'avec quatre pages écrites avec intelligence et avec diſcernèment ils pouvaient mettre tout le monde de leur coté. Que diſent encore les miniſtres dans ce mémoire? ils crient comme des enfants a la perfidie contre la France, tandis qu'ils ne ceſſaient de provoquer cette puiſſance, tandis que s'il y avait eu quelque perfidie de la part de la France, il n'y a pas une nation au monde tant ancienne que moderne a qui on ne puiſſe faire ce reproche dans pareille occaſion, tandis que l'Angleterre n'en eſt pas

plus

plus éxemte que les autres, tandis que ce qu'ils appellent perfidie a toujour été juſtifié par des raiſons d'état, tandis enfin. . . . . Mais je m'arrete, et ce par diſcretion, car ce que j'aurais a dire encore la deſſus porterait le plus grand préjudice a l'Angleterre ſur tout dans les circonſtances preſentes. Je ſuis ſeulement ſurpri que ce que j'aurais a dire a cet égar ait échappé a la ſagacité bien prouvée et bien reconnue de M. le Cte de Vergennes miniſtre des affaires étrangers en France. Tels ſont les chétifs moyens qu'ils prennent pour tacher détourdir la nation et de ſe diſculper de leures mauvaiſes operations. Paſſons aux operations de la campagne de 1779.

Dès le mois de Decembre 1778, dès le commencement de l'année 1779, les operations de la France indiquaient avec certitude qu'elle était aſſuré de l'aſſiſtance de l'Eſpagne, et que l'Eſpagne était décidée a déclarer la guerre a l'Angleterre. Pour peu que le Lord Stormont eut connu la France, il lui etait impoſſible de douter de cette vérité qui etait annoncée avec la plus grande évidence. Cependant plus de quatre mois après, le Lord Stormont cenſure avec vigeur les membres éclairés du parlement qui oſent annoncer cette nouvelle a la nation afin qu'elle prenne ſes meſures contre cette évênement. Le Lord Stormont fait alors l'éloge le plus pompeux des aſſurances que donne l'Eſpagne ſur l'intention ou elle eſt de vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre. Le Lord Stormont fait un crime très grave a quiconque oſe douter de la ſincerité de ces aſſurances, il éxige la deſſus le plus grand ſilence ; tant le Lord Stormont eſt clairvoyant ? tant il eſt pénétrant ?

Trois mois après cet étalage pompeux le miniſtre d'Eſpagne déclare la guerre a l'Angleterre de la part du roy ſon maitre. Le Lord North eſt chargé de porter cette nouvelle au parlement ; il s'y rend avec l'air le plus gai, le plus ſatisfait comme s'il avait apporté a cette auguſte aſſemblée la nouvelle la plus agréable qu'on puiſſe lui annoncer. Lorſqu'il a fait part de cette nouvelle ; un membre du

parlement

parlement lui reproche cet air de gaieté et lui di qu'il ne voit rien de fort réjouiſſant dans cette nouvelle. Le Lord North lui répond qu'il eſt faché de le voire s'en affliger, *mais que chacun a ſa façon de voire les choſes.* Voila qui eſt beau mylord, mais bien beau de la part d'un premier miniſtre. Qui n'aurait pas cru après cela que vous aviés pri depuis long tems vos meſures contre cet évênement ? qui n'aurait pas cru que vous aviés alors en main des moyens aſſurés pour faire repentir l'Eſpagne de la démarche qu'elle venait de faire ? voila je crois la ſeule idée que pouvait preſenter votre air de gaieté ſans quoi il ſe ſerait ſenti de la *démence.* Voyons a preſent quels moyens vous aviés pour faire repentir l'Eſpagne de ſa démarche ? voyons votre conduite et vos operations dans cette occaſion ?

La flotte de France ſort de Breſt et ſe rend ſur les cotes d'Eſpagne pour former ſa jonction avec les Eſpagnols ; et les miniſtres n'opposent aucune forces pour combattre la flotte Francaiſe avant cette jonction. C'était cependant bien la le moment et ce moment était très pretieux a ſaiſir. Pourſuivons ; l'amiral Francais eſt obligé d'attendre long tems la flotte Eſpa. et la maladie ſe met dans les équipages de la flotte Francaiſe, cela eſt connu de toute l'Europe, et les miniſtres ne profitent pas de cette circonſtance pour faire attaquer cette flotte ? cependant ils avaient alors une flotte ſuperieure a la flotte Francaiſe, et ils ſcavaient qu'après la jonction des flottes combinées, la flotte Anglaiſe leures ſerait très inferieure. Qu'attendaient-ils donc pour faire attaquer la flotte Francaiſe ? toutes les circonſtances n'étaient elles pas en leure faveur ? ce n'eſt donc plus ici le cas de dire comme ils ne ceſſent de dire, que ce ſont les flottes Francaiſes qui évitent les flottes Anglaiſes ? voila un moment ou elles ne pouvaient pas les éviter ; pourquoi ne l'ont-ils pas ſaiſi ? et ce moment était certainement bien favorable pour la flotte Anglaiſe.

En

En voyant cette inaction, après l'air de gaieté avec lequel le Lord North avoit annoncé au parlement, la déclaration de la guerre de l'Eſpagne contre l'Angleterre tout le monde était tenté de croire, moi-même je penſais que les miniſtres avaient dans quelque rédui inconnu des forces conſidérables, et qu'ils allaient les en tirer pour combattre avec vigeur et détruire d'un ſeul coup les forces combinées de la France et de l'Eſpagne ; c'eſt a cela que j'attribuais l'air de gaieté du Lord North, et j'imaginais que cet évênement allait l'élever au comble de la gloire. Mais je ne ſuis pas reſté long tems dans mon erreur.

On a été bientot informé que la flotte Anglaiſe ſous les ordres de M. l'amiral Hardi devenue très inferieure aux flottes combinées était obligée de leures abandonner la mer et de ſe retirer ; on a été bientot informé de l'entrée des flottes combinées dans la manche, et de leure arrivée devant Plymouth. Il n'y a pas un homme en Angleterre qui ne convienne aujourdui que Plymouth était alors deſtitué de tout moyen de défenſe, et que ſi l'amiral Francais l'eut attaqué, il n'y eut trouvé aucune réſiſtance, qu'il y eut détrui tout ce qui était dans le port et que les magaſins ſeraient devenus la proie d'une incendie et des flames, ce qui aurait fait un tort irréparable a l'Angleterre. Il n'y a di-je perſonne qui doute de cette verité. Comment juſtifier cette négligence de la part des miniſtres dans un tems ou l'Angleterre était menacée d'une deſcente de la part de la France. Daus un tems ou les miniſtres avaient mi ſur pied toutes les milices d'Angleterre pour ſe guarantir de cet évênement.

Si l'amiral Francais n'a pas éxécuté cette operation quelque facile qu'elle fut ; le Lord North et les autres miniſtres n'ont aucune raiſon de s'en prévaloir, et de s'en glorifier. Ce n'eſt ny a leure prévoyance, ny a leure habileté que cette place a due ſont ſalut.

Si l'amiral Francais n'a pas éxecuté cette operation, c'eſt qu'il en a été empéché par des très fortes raiſons. Comme qui que ce ſoit ne

peut douter du courage et de l'habileté de M. le Cte d'Orvilliers, ſon inaction dans un moment ſi interreſſant devait ouvrir les yeux ſur les motifs qui l'occaſionnaient. Ces motifs n'étaient pas difficils a deviner, il y a plus, ils étaient aſſés publics. Pour peu que les miniſtres euſſent été clairvoyants, pour peu qu'ils euſſent été pénétrants, il leurs était facil d'appérſcevoir que les raiſons qui empêchaient M. le Cte d'Orvilliers de rien entreprendre, indiquaient qu'il était hors détat de ſoutenir un combat. Tout devait par conſéquent engager les miniſtres a ordonner de l'attaquer avec vigeur. Il ne s'agiſſait pas dans ce moment de la ſuperiorité des flottes combinées; il s'agiſſait de leure ſituation, il s'agiſſait de la . . . . . Mais je ſuis forcé de n'en pas dire d'avantage.

N'y at il pas mille circonſtances ou des forces inferieures peuvent ſe promettre un ſuccès aſſuré ſur des forces très ſuperieures? le combat de Camden n'en et il pas une preuve très récente? et s'il y eut jamais moment ou la ſuperiorité du nombre ne décide de rien? s'il y eut jamais moment ou la ſuperiorité du nombre eſt très embarraſſante? c'eſt celui ou M. le Cte d'Orvilliers s'eſt retiré de devant Plymouth. Je le répéte, M. le Cte d'Orvillier en ſe retirant de devant Plymouth ſans avoir rien entrepri, indiquait très clairement qu'il avait bien des raiſons qui le mettaient hor d'état de ſoutenir un combat. C'était donc le moment de le faire attaquer avec vigeur. Que ſi l'on me demande pourquoi M. le Cte d'Orvillier n'étant pas en état de combattre s'eſt cependant preſenté juſque devant Plymouth? parmi pluſieures raiſons que je pourrais apporter, je me contenterai de dire que c'eſt parceque les miniſtres de France connaiſſaient aſſés bien la pénétration et la vigeur du génie des miniſtres d'Angleterre pour n'avoir rien a en redouter.

Si la flotte Anglaiſe eut attaqué les flottes combinées, et ſi elle eut eu le moindre avantage ſur ces flottes comme tout concourrait a le lui aſſurer, il en eut réſulté les ſuites les plus facheuſes pour les flottes com-

combinées dans la poſition ou elles ſe trouvaient n'ayants aucun port ou ſe réfugier. Si la flotte Anglaiſe eut été battue elle avait ſes ports preſt a la reſcevoir, et les mêmes motifs qui obligeaient l'amiral Francais de ſe retirer ſans avoir rien entrepri, l'euſſent empêché de pourſuivre ſa victoire. Il ne pouvoit donc réſulter de cette operation aucun deſavantage pour l'Angleterre en cas d'un mauvais ſuccès, tandis que le moindre ſuccès eut produi les évênements les plus avantageux et les plus favorables pour elle; eut peut-être brouillé pour toujour les puiſſances nouvelement alliées par ce qu'elles n'auraient pas manqué de s'accuſer réciproquement de leur deſaſtre.

Ce coup hardi quelqu'en eut été le ſuccès eut ranimé le courage de la nation, eut fait le plus grand honneur a l'Angleterre dans toute l'Europe et dans les autres parties du monde, eut réchauffé ſes partiſans en ſa faveur. Cependant les miniſtres n'y ont pas même penſé ; et contents comme des enfans d'avoir échapé a un danger contre lequel ils n'avaient pri aucune précaution, ils en ont fait trophée, comme ſi c'eut été a leure habileté et a la vigeur de leures operations que leure patrie avait due ſon ſalut. Comme s'ils ne devaient pas être reſponſables d'avoir expoſé leure patrie au plus grands dangers; comme s'ils ne devaient pas être reſponſables d'avoir manqué l'occaſion la plus favorable de ſervir utilement leure patrie ?

Quel a été le réſultat de cette conduite de la part des miniſtres ? tout le monde ſcait que c'eſt par l'effét du pur hazard que la flotte marchande des Indes Occidentales eſt arrivée dans les ports d'Angleterre, et la perte de cette flotte eut plongé la nation dans la déſolation et dans la plus grande détreſſe. Les Eſpagnols ſe ſont emparés de pluſieurs établiſſements Anglais, M. le Cte d'Eſtaing s'eſt emparé de la Granade, il a battu les flottes Anglaiſes de maniere a ce qu'on ne lui conteſte pas ſa victoire et après s'être rendu maitre de la mer dans les Indes Occidentales, il s'eſt préparé a aller fondre en Amerique.

M. le géneral Clinton ſachant que l'amiral qui commande ſes flottes Anglaiſes en Amerique était hor d'état de réſiſter a M. le Cte d'Eſtaing, et craignant de voir ce dernier fondre ſur quelqu'uns de ſes poſtes a été obligé d'évacuer Rhode Iſland. Tels ont été les évênements de cette campagne. Sont ce donc la les évênements que Lord North prévoyait lorſqu'il a porté d'un air ſi gai et ſi ſatisfait au parlement la dèclaration de la guerre de la part de l'Eſpagne ? ſont ce la les raiſons qui l'ont engagé a répondre avec orgueil et avec dériſion a un membre du parlement qui ne voyait pas cette déclaration de guerre d'un œil ſi ſatisfait, *que chacun avait ſa façon de voire.* Convenés mylord que vous avés bien mal vu, et que vous voyés bien mal ? ou convenés que vous eſtes bien indifferent ſur les évênements le plus facheux ? venons aux operations de l'année derniere 1780.

Dans les premiers mois de cette année un membre éclairé du parlement annonce que la Ruſſie forme une ligue formidable en faveur des puiſſances neutres, et que cette ligue ne peut être que très préjudiciable aux interreſt de l'Angleterre. Le Lord Stormont qui avait jugé avec tant de pénétration des deſſeins de l'Eſpagne en 1779, prend encore la parole dans cette circonſtance, il cenſure amèrement le membre éclairé du parlement qui fait part de cet évênement interreſſant, il prétend qu'il ſe trompe, il prétend que c'eſt un crime que d'ozer ſoupſconner la Ruſſie d'un pareil projèt quoiqu'il fut déja très public, il donne les aſſurances le plus poſitives des bonnes intentions de la Ruſſie en faveur de l'Angleterre, tant il eſt bien inſtrui, tant il eſt clairvoyant ? il croi que de pareils avis font tort a ſa pénétration, font tort a ſes lumieres pour leſquelles il éxige la confiance la plus aveugle. Il ordonne enſuite le ſilence le plus ſévere ſur tout ce qui regarde ſon département. Enfin il imagine qu'avec de grands mots, qu'avec des éloges pompeux mêlés de quelques diſ-

cours

cours doucereux et patelains il fera changer les réſolutions de la Ruſſie. Qu'arrivet-il ?

La ligue du nord n'en va pas moins ſon train, elle prend toute la conſiſtence poſſible ; la Ruſſie fait partir en conſéquence une flotte de 17 ou 18 vaiſſeaux de lignes. Cette flotte vient braver l'Angleterre juſque chès elle, cette flotte vient dans les dunes ou elle s'arrête pluſieurs jours. Que reſtait-il a faire puiſque les grands éloges, puiſque les diſcours doucereux et patelains du Lord Stormont n'avaient pas converti la Ruſſie ? c'était de profiter de cette circonſtance, c'était comme je l'ai di dans mon mémoire la deſſus de ne pas perdre un moment pour détruire ou pour s'emparer de cette flotte.*

Au lieu de cette operation qu'at-on fait ? on a fêté, careſſé les officiers de la flotte Ruſſe, on leurs a donné de grands repas, et on a laiſſé partir tranquilment cette flotte dont les eſcadres ont été établir leure croiſiere, l'une dans la Mediterranée, l'autre dans l'ocean, l'autre dans la Baltique ; de ſorte qu'elles ſe trouvent en état d'écraſer dans toutes ces mers le commerce de l'Angleterre, ſi l'Angleterre s'aviſe de moleſter tant ſoit peu le commerce de la Ruſſie de quelque eſpêce qu'il puiſſe être.

Cette diſpoſition des eſcadres Ruſſes vient enfin d'ouvrir les yeux des miniſtres et particulierement du Lord Stormont ; comme il en prevoit

* Je ſeais qu'on a di du mémoire que j'ay publié a ce ſujet que j'ay parlé après coup, parceque cette operation avait été propoſée dans les papiers publics. Pour ſe convaincre que ce ne ſont pas les papiers publics qui m'ont inſtrui la deſſus. Il ſuffit de voire, 1° la date de ma lettre au Lord Stormont, dans laquelle je lui annoncais ce mémoire. 2° il ſuffit d'obſerver que j'ay dit dans ce mémoire, comme je le répete encore *qu'il eut été tres facil non ſeulement d'appaiſer enſuite la Ruſſie, mais de l'amener dans les interreſts de l'Angleterre.* C'était ſur ce principe que j'avais particulierement calculé cette operation. Si on ignore les moyens de remplir cet objet, ce n'eſt pas ma faute, mais pour moi je les connois bien, et ils n'en ſont pas moins certains.

prévoit aujourdui toutes les conſéquences, il vient de donner les ordres le plus poſitifs aux armateurs de reſpecter tous les vaiſſeaux portant pavillon Ruſſe, il leurs a ordonné de n'en faire la viſite qu'avec tous les égars et tous les ménagements poſſibles, il leurs a déſigné très diſtinctement tous les objets ſuſceptibles d'être ſaiſis. Dans tous ces objets il n'eſt pas di un mot des munitions navales.

Voila donc enfin cette grande queſtion décidée? la Ruſſie et toutes les puiſſances neutres qui ont accédé au traité pour la protection réciproque de leur commerce ont donc aujourdui le droit de tranſporter dans les ports des ennemis de l'Angleterre les munitions navales dont ils peuvent avoir beſoin. Car ſi on s'aviſait d'en moleſter une la deſſus, la Ruſſie et toutes les autres puiſſances qui ont accédé au traité ne manqueraient pas de prendre ſon parti, et de la veanger. La Hollande ſoit qu'elle accéde ou n'accéde pas au ſuſdi traité peut donc faire aujourdui librement ce commerce avec la France et l'Eſpagne; car de quel droit voudrait on aujourdui moleſter les commerçants Hollandais a ce ſujet? ſi on vient a les moleſter, la Hollande n'at-elle pas un moyen certain de les guarantir de toute inſulte en accédant au traité de neutralité? et ne vaut il pas mieux que ce ſoit un ancien allié de l'Angleterre qui profite du bénéfice de ce commerce que de le laiſſer entre les mains des autres puiſſances.*

Juſqu'ici l'Angleterre conſiderait avec raiſon que ſon ſalut dépendait de la défenſe du tranſport des munitions navales dans les ports de ſes ennemis; et voila aujourdui ce tranſport non ſeulement toleré, mais publiquement permi par la derniere ordonnance du Lord Stormont.† Il eſt facil je crois d'apperſcevoir quelles en ſeront les ſuites. Telle eſt

* Tout ceci était écri avant les dernieres operations du Lord Stormont contre la Hollande je n'ai pas cru devoir y rien changer, parcequ'il eſt facil de juger a preſent de ſa juſtice et de la juſteſſe des nouvelles operations du Lord Stormont.

† Cette ordonnance eſt du 2de 9bre 1780.

eſt la prévoyance, telle ſont les operations du Lord Stormont. N'esce pas avec raiſon qu'il ordonne que l'on ſoit paſſif et qu'on le laiſſe faire ? il faut certainement être paſſif et très paſſif pour ſentir ſans murmurer les effets de pareilles operations. Pourſuivons les operations de 1780.

L'Angleterre met en mer une flotte conſiderable ; que fait cette flotte ? elle va ſe morfondre devant Breſt, et laiſſe prendre un des plus riches et des plus grands convois que l'on eut envoyé de toute cette guerre ſoit de les Indes Orientales, ſoit dans les Indes Occidentales, ſoit pour l'approviſionement des iſles.

Lorſqu'un membre du parlement parle avec chagrin de cette perte, le Lord Sandwich premier lord de l'amirauté répond que le commandant de l'eſcorte de ce convoi a éxécuté ponctuelment les ordres qui lui avaient été donné ; et j'en ſuis bien convaincu. Il di qu'un amiral Eſpagnol convient dans un lettre que c'eſt l'effect du hazard ſi l'on s'eſt emparé de ce convoi. Je veus bien croire a l'autenticité de cette lettre qui n'a cependant pas été rendue publique ; mais c'eſt bien ici le moment a ce que je crois de regarder comme ſuſpectes les louanges de ſon ennemi et les excuſes qu'il propoſe en notre faveur.

Si c'eſt par l'effect du hazard que ce convoi a été pri, il n'y a plus rien que l'on ne puiſſe mettre ſur le conte du hazard. La flotte Eſpagnole qui était a Cadiz avait eu avis de l'arrivée de ce convoi dans ſon voiſinage, elle n'a mi en mer que pour intercepter ce convoi, elle eſt rentrée dans ſes ports et n'eſt plus ſortie depuis dês qu'elle a eu rempli ſon objet, elle ne s'eſt pas même donné la peine de pourſuivre les vaiſſeaux de guerre qui ſervaient d'eſcorte a ce convoi parcequ'elle avait des operations plus eſſentielles comme nous le verrons tout a l'heure. Si elle n'eut pas rencontré ce convoi quaſi en ſortant de ſe ports, elle l'aurait certainement rencontré un peu plus loin et

s'en

s'en ſerait également emparée. Il eſt donc démontré qu'avec les meſures que l'on avait pri ici, ce convoi devait tomber entre les mains de l'ennemi un peu plus tot ou un peu plus tard. Enfin le Lord Sandwich di que la grande flotte a éſcorté ce convoi juſqu'a une certaine hauteur, et qu'il n'eut pas été prudent de s'avancer plus loin.

Examinons ce dernier article de la réponſe du Lord Sandwich ; il en veut bien la peine. Dabord il juſtifie pleinement l'amiral Anglais, qui par lui même eſt trop reſpectable pour qu'on puiſſe le ſoupſconner de n'avoir pas executé ponctuelment les ordres qui lui avaient été donné. Venons aux ordres que le Lord Sandwich avait donné a l'amiral de cette flotte. Pour découvrir quels étaient ces ordres commencons par examiner le projet du Lord Sandwich en envoyant la flotte Anglaiſe croiſer devant Breſt.

Mylord ! comme juſqu'ici, et je crois que l'on peut aiſément préſager la même choſe pour l'avenir, comme juſqu'ici vous avés toujour reſcu la loi de vos ennemis, comme vous avés toujour été a la queue de leures operations, comme vous n'avés jamais ſcu en prévoire ny en prévenir aucune, comme vous penſés *d'après votre propre expérience* qu'on ne peut avoir qu'un ſeule ſyſtême d'operation, vous avés imaginé, *et vous l'avés imaginé bien gratuitement*, que la France et l'Eſpagne avaient deſſein cette année de réunir leures flottes et de venir comme l'année derniere menacer les ports d'Angleterre. Pour prévenir cet évênement mylord, vous avés cru devoir envoyer une flotte devant Breſt. L'objet de cette flotte était de s'oppoſer a cette jonction, de combattre l'une des deux flottes lorſqu'elle mettrait en mer pour operer cette jonction, et de venir enſuite tomber ſur l'autre. Tel eſt le projet que vous avés pri ſoin de faire annoncer avec beaucoup d'oſtentation, tel eſt le projet que vos partiſans on beaucoup exalté, qu'ils ont preſenté comme le plus grande effort de l'imagination, et comme une des ſept merveilles.

Il me ſerait facile mylord, de prouver ici que ce magnifique projét n'était bon qu'a jetter de la poudre aux yeux des innocents, il me ſerait facile de prouver qu'en ſuppoſant la flotte de Breſt en état d'agir comme vous l'imaginiés fauſſement, qu'en ſuppoſant que la France et l'Eſpagne euſſent eu le deſſein de former cette jonction, le ſuccès de votre projét était abſolument chimerique, et qu'il n'en pouvait réſulter que la deſtruction de la flotte Anglaiſe. Si vous ne m'en croyés pas mylord, j' ſuis prèſt a tenir parole lorſque vous le déſirerés. Que ſi vous prétendés aujourdui que vous aviés un autre projét, daignés le faire connoitre mylord, en je m'engage vis-a-vis du public d'en faire connoitre toute *la demence* quelqu'il puiſſe étre. Voyons a preſent quels étaient les ordres que vous aviés donné a l'amiral Anglais, pour l'éxécution du projét dont je viens de parler et qui eſt le ſeul que l'on puiſſe vous preter honnêtement, afin de juger, ſi comme vous l'avés di, il n'eut pas été prudent de lui donner les ordres d'accompagner le convoi juſqu'a ce qu'il ait été hor de danger.

La flotte Anglaiſe en s'arrêtant devant Breſt obligeait la flotte de Cadiz de ſortir pour venir joindre la flotte de Breſt. Dans cette poſition qu'eut fait l'amiral Anglais ? avait il ordre d'attendre pour combattre la flotte Eſpagnole qu'elle fut venue a la hauteur de Breſt ? dês lors il était aſſuré d'avoir ſur les bras la flotte Francaiſe au moment ou il ſe ſerait préparé a combattre la flotte Eſpagnole, ce qui je crois, l'aurait mi dans un aſſés grand danger pour l'obliger de ramener promptement ſa flotte ſur les cotes d'Angleterre, ſuppoſé qu'il eut pu éviter le combat, ce qui aurait été très difficil. Et vous voyés mylord, ce qui en ſerait réſulté, ſans que j'aye beſoin de m'étendre d'avantage la deſſus.

Pour pouvoir ſe flatter de l'apparence de quelque ſuccês, dans l'exécution de votre magnifique projét, vous aviés donc donné l'ordre a l'amiral Anglais de marcher au devant de la flotte Eſpagnole auſſi-

tot qu'il ſerait informé qu'elle ſerait ſortie de Cadiz ? en conſéquence il eut été non ſeulement prudent, mais d'une néceſſité abſolue a l'amiral Anglais de ſe porter en avant ſur la flotte Eſpagnole le plus loin qu'il lui ſerait poſſible pour pouvoir la combattre a ſon aiſe, avant que la flotte Francaiſe ne put lui tomber ſur les bras. Puiſque cela eſt mylord, dites nous donc a preſent s'il vous plait, pourquoi il n'eut pas été prudent, comme vous l'avés avancé, que l'amiral Anglais eut eſcorté le convoi juſqu'a ce qu'il ait été hor de danger ? ſi l'amiral Anglais avait ordre de marcher au devant de la flotte Eſpagnole lors quelle ſortirait de Cadiz pour venir joindre la flotte Francaiſe ? s'il eut été non ſeulement prudent mais d'une néceſſité abſolue a l'amiral Anglais de ſe porter en avant le plus loin qu'il lui aurait été poſſible, pour ſe flater de quelque ſuccès en combattant la flotte Eſpagnole ſans craindre d'avoir en même tems ſur les bras la flotte Francaiſe ? pourquoi n'était-il pas prudent lorſqu'il s'agiſſait de protéger les ſecours et les renforts que le gouvernement envoyait dans les deux Indes, lorſqu'il s'agiſſait de protéger la fortune d'un grand nombre de particuliers ; pourquoi di-je n'était il pas prudent que l'amiral Anglais ſe porta en avant auſſi loin qu'il était néceſſaire pour mettre ce convoi abſolument hor de danger ? expliqués nous ce miſtere mylord ? que pouvait il arriver dans cette circonſtance ?

Le pis qui pouvait arriver eſt que la flotte Eſpagnole apprenant l'approche de la flotte Anglaiſe, ſorti de Cadiz et vint l'attaquer. Mais puiſque la flotte Anglaiſe avait ordre de marcher au devant de la flotte Eſpagnole au cas qu'elle ſorti de Cadiz pour venir joindre la flotte de Breſt ; j'imagine que la flotte Anglaiſe protégeant ſon convoi n'aurait pas été fort étonnée de voire paroitre la flotte Eſpanole.

Suppoſons a preſent que l'amiral Anglais malgrè l'habileté de ſes manœuvres n'eut pas pu parvenir a differer le combat, et a donner au convoi le tems de pourſuivre ſa route et de ſe mettre hor de danger,

ſuppoſons que l'amiral Anglais eut été battu, vous voyés mylord que je més toutes les choſes au pis; n'eſt il pas certain que pendant le combat qui ſans doute aurait été vigoureux et aurait duré long tems. N'eſt il pas di-je certain que le convoi aurait eu alors le tems de s'eloigner et de ſe mettre hor de danger d'être atteint par la flotte Eſpagnole ? n'eſt il pas certain qu'au moins la plus grande partie de ce convoi ſe ſerait échapée.

Que ſi la flotte Anglaiſe avait battu la flotte Eſpagnole il pouvait en réſulter les plus grands avantages pour l'Angleterre puiſque du même coup on aurait pu ravitailler Gibraltar, comme l'a fait l'année derniere M. l'amiral Rodney et ſauver un convoi des plus important que l'Angleterre ait mi en mer depuis le commencement de cette guerre.

Vous voyés mylord, qu'en mettant les choſes au pis, cette operation aurait été très avantageuſe pour l'Angleterre puiſqu'on eut ſauvé par la au moins la plus grande partie de ce convoi. Vous voyés tous les avantages qui ſeraient réſultés ſi la flotte Anglaiſe avait battu la flotte Eſpagnole. Vous ne ceſſés mylord, de dire que vos ennemis tachent conſtemment de vous éviter; ſi cela eſt mylord, qu'aviés vous a craindre de l'operation dont je viens de parler ? vous pouviés donc, et vous le pouviés certainement cette fois-cy, aller les provoquer impunément, car ils avaient d'autres objets plus importants que celui de venir vous attaquer, comme vous aller le voire. Mais vous ne ſcavés pas, et vous n'avés jamais ſcû découvrir leurs deſſeins. Vous éſtes cependant le *Corriphée* du jour, mylord, et depuis cinq ans je cherche inutilement *l'ombre* d'un ſeul exploit dont vous puiſſiés vous glorifier.

Si vous aviés ſcu mylord, juger des operations de la France et de l'Eſpagne pendant le cour de cette campagne vous auriés vu que celle dont je viens de parler était ſans le moindre danger; vous auriés

connu que l'objet de ces puiſſances en Europe était uniquement de garder le détroit de Gibraltar, et que ſi la flotte Eſpagnole ſe fut miſe en mer en apprennant l'arrivée de la flotte Anglaiſe dans ſon voiſinage, ce n'aurait été certainement que pour la combattre au cas qu'elle eut tenté d'entrer dans le détroit, et qu'elle ne ſe ſerait pas hazardée de chercher a la combattre dans toute autre occaſion. C'eſt pour cette raiſon qu'elle ne s'eſt pas amuſée a pourſuivre les vaiſſeaux de guerre qui eſcortaient le convoi, craignant de perdre du tems et de s'affoiblir par cette pourſuite. Vous voyés par la que le convoi eut coutinué paiſiblement ſa route ſans la moindre inquiétude et ſans le moindre danger. Vous voyés que la flotte Eſpagnole n'eut point penſé a attaquer la flotte Anglaiſe.

Quant a la flotte Francaiſe mylord, je crois que vous eſtes bien aſſuré a preſent, comme vous auriés du létre auparavant, qu'elle ſerait reſtée tranquille a Breſt. Car puiſqu'elle n'a fait aucun mouvement pour marcher après l'amiral Anglais lorſqu'il a eſcorté le convoi juſqu'a une certaine hauteur, quoiqu'elle ignora ſon veritable deſſein, elle ne ſe ſerait pas miſe plus en mouvement quand même il aurait pourſuivi ſa marche beaucoup plus loin. Il me parait que cela eſt bien démontré. La France ayant donné a l'Eſpagne des renforts ſuffiſants pour être en état de garder le détroit, était tranquille ſur ce qui pouvait arriver dans ces parages.

Si vous aviés ſcu mylord, juger des operations de la France et de l'Eſpagne, vous auriés connu que l'été dernier était le moment le plus favorable pour tenter de jetter des ſecours dans Gibraltar et qu'ayant manqué ce moment, il vous ſera très difficil de retrouver une circonſtance auſſi avantageuſe. La conſervation de Gibraltar eſt cependant de la plus grande importance, et la perte de cétte place portera certainement le coup le plus ſenſible a la puiſſance de l'Angleterre ; il parait que l'on ne s'en doute pas aujourdui ; mais dès que cette

place

place ſera entre les mains des Eſpagnoles, on ne ſera pas long tems ſans aperſcevoir ſi j'ay tort.

Permettés mylord, que je vous remette ſous les yeux les operations de la France cette campagne, afin que vous puiſſiés les comparer avec les votres. La France a envoyé des renforts a la flotte d'Eſpagne a Cadiz, et vous n'y avés mi aucun obſtacle. La France a envoyé des ſecours très conſiderables aux Americains, et vous n'y avés mi aucun obſtacle, quoique la marche de M. de Terney dut être fort lente par l'immenſité des tranſport qu'il avait a protéger. La France a fait venir dans l'ocean et dans la Méditerrannée les flottes Ruſſes ; et vous n'y avés mi aucun obſtacles ; vous voyés cependant par la derniere ordonnance du Lord Stormont de quelle conſéquence il était de les arrêter. La France a fait venir dans ſes ports et dans ceux d'Eſpagne le plus riche convoi qu'il ſoit poſſible d'y amener ; convoi dont ces deux puiſſances avaient le plus grand beſoin, et vous n'y avés mi aucun obſtacle ; après toutes ces operations qui je crois, ſont aſſés importantes, la France ſe contentait de tenir a Breſt une flotte qui n'était que pour vous en impoſer, qui n'était qu'une épouventaille, parcequ'elle était hors d'état d'agir, *et vous avés donné lourdement dans le pannau* ; vous avés envoyé votre flotte ſe morfondre inutilement devant Breſt, et vous avés laiſſé prendre par la flotte de Cadiz un de plus importants convoi que l'Angleterre eut mi en mer depuis long tems. Telles ſont mylord les operations de la France pendant cette campagne, telles ſont les votres. Décidés a preſent de quel coté a été l'intelligence et la conduite ? décidés après cela qui doit avoir l'avantage dans cette guerre ? dites mylord ? et ſoyés ſincere une fois ſeulement ? dites a quoi on devra attribuer l'avantage de l'une des deux puiſſances ſur l'autre ?

Encore un mot ſur le convoi que la France a fait conduire a Cadiz ? je vous en demande pardon mylord ? mais je ſuis obligé de le répeter ; depuis le commencement de cette guerre juſqu'ici,

vous avés toujour reſcu la loi de vos ennemis, vous n'avés jamais ſcu prévoir n'y prévenir aucun de leurs deſſeins, vous avés cru *d'après votre propre experience*, que l'on ne pouvait avoir qu'un ſeul ſyſtême d'operations, en conſéquence, parceque vous avés vu en 1779 M.le Cte d'Eſtaing, après s'être couvert de gloire dans les Indes Occidentales, aller fondre en Amerique, vous avés jugé que M. le Cte de Guichen irait auſſi en Amerique cette année après avoir fini la campagne dans les Indes Occidentales, et vous avés donné ordre a M. l'amiral Rodney de ſe porter en Amerique lorſque la campagne ſerait finie dans ces contrées. Mylord ? n'avés vous pas fait attention que cette année la France avait envoyé aux Americains des ſecours conſiderables qui les mettaient en état de n'avoir rien a craindre de votre part et que l'arrivée de M. le Cte de Guichen ne pouvait leures être quaſi d'aucune utilité ? n'avés vous pas fait attention que l'Eſpagne manquant d'argent l'été dernier, et ayant des thréſors conſiderables a la Havane, il était de la plus grande importance pour la France et pour l'Eſpagne de tacher de faire parvenir en Europe ces thréſors dont elles avaient le plus grand beſoin ? ſi tout cela mylord, n'a pas pu vous ouvrir les yeux et aux autres miniſtres, que fallait-il donc pour vous éclairer ? vous voyés mylord, qu'au lieu de donner ordre a M. l'amiral Rodney de ſe porter en Amerique, vous auriés du lui donner les ordres les plus précis de ne jamais perdre de vu un inſtant la flotte de M. le Cte de Guichen lorſque la campagne a été finie dans les Indes Occidentales. Vous voyés mylord que vous auriés du envoyer d'ici quelques vaiſſeaux a la rencontre de M. le Cte de Guichen, et vous le pouviés, puiſque votre grande flotte eſt reſtée dans vos ports depuis le milieu d'Aouſt juſque bien avant dans le mois de Novembre. Vous auriés du au moins envoyer quelques frégates pour le découvrir et l'avis de l'une de ces frégates aurait pu encore être de quelque utilité. Faute de la moindre prévoyance, faute de la moin-

dre

dre précaution de votre part, mylord, M. le Cte de Guichen eſt arrivé a Cadiz ſain et ſauf avec tout ſon convoi.

Après tous ce que je viens d'expoſer, faut-il s'étonner ſi les miniſtres employent toute leure rhétorique pour repreſenter leurs mauvais ſuccès comme des bagatelles qui ne meritent pas ſeulement l'attention du public. A les entendre, a entendre leurs partiſans. La perte du convoi du mois d'Aouſt dernier eſt une minutie qui ne merite pas ſeulement que l'on en parle. On dirait que les miniſtres ayent voulu faire preſent de ce convoi a leurs ennemis ; on dirait qu'ayants une grande ſuperiorité ſur leurs ennemis, les miniſtres ont voulu leurs faire preſent de ce convoi pour rendre la partie plus égale ; on dirait que regorgeants des dépouilles de leurs ennemis, ils leurs ont fait preſent de ce convoi, pour les dédomager en partie des pertes qu'ils ont ſouffertes. Telles ſont les idées que les miniſtres et leurs partiſans ſemblent vouloir donner d'un des évênements les plus funeſtes qui puiſſent arriver de toute cette guerre a la nation Anglaiſe. Ils ne ceſſent pas de le nommer *trifling*, bagatelle.

Faut-il être encore ſurpri ſi les miniſtres font ſonner ſi haut les plus petits avantages qui ne ſont dûs abſolument qu'a la force du génie et a l'intrépidité des généraux qui commandent les armées Anglaiſes. La priſe d'une ville leurs parait un évênement au deſſus de tous ceux qui ſont arrivés dans les ſiécles anciens et modernes. Le combat de Cambden eſt mi au deſſus des batailles de Pharſale, de poitès d'Azincourt, &c. Ils annoncent ces ſuccès comme quelque choſe de très extraordinaire, comme s'il n'était pas impoſſible que dans un champ auſſi vaſte d'operation, d'habiles généraux et de très braves troupes euſſent quelques ſuccès. On dirait a les entendre que ces ſuccés ſont dûs a leure habileté quoiqu'ils n'y ayent aucune part. On dirait enfin que ces évênements ſont de coups déciſifs qui vont porter la nation au comble de ſa puiſſance. Et que décident ces évênements ? rien, abſolument rien.

Je

Je mériterais ſans doute le plus ſouverain mépri ſi je m'aviſais de vouloir diminuer ici la gloire de M. le général Clinton et du Lord Cornvallis. J'ay été pénètré d'une ſincere admiration pour M. le général Clinton lorſque j'ay lu la rélation de ſes travaux et de ſes operations avant et pendant le ſiége de Charlſtown. Il eſt impoſſible de montrer plus de courage, plus de fermeté, plus de génie, plus d'habileté qu'il n'en a fait paroitre dans ces deux operations ; ſes ſuccès dans une occaſion ſi difficile et ou il a rencontré de ſi grands obſtacles, indiquent ce qu'on devrait attendre d'un auſſi grand homme s'il était chargé d'operations ſuſceptibles d'exécution.

J'en dirai autant du Lord Cornvallis, il s'eſt condui certainement en grand capitaine dans l'action de Cambden, il a déployé dans cette occaſion toutes les reſſources du génie d'un général habil et experimenté, il doit ſa victoire a ſon ſeule génie et a la valeur de ſes troupes. Contant pour rien la ſuperiorité de l'armée ennemie, il a ſcu mettre a profit avec une habileté peu commune le moment, les circonſtances, le terrein ; il a montré dans la diſpoſition de ſa petite armée les connoiſſances les plus profondes de l'art de la guerre. Ainſi bien loin de vouloir alterer la gloire de ces généraux dans les actions dont je viens de parler, je crois que ce que j'en ai di ne peut que la faire paroitre dans tout ſon éclat. Que ſeraient devenues ? que deviendraient les armées Anglaiſes ſans l'habileté de deux chéfs auſſi diſtingués ? ſi les fruits de leures victoires ſont preſque nuls, c'eſt que l'un eſt dépdurvu abſolument des moyens de pourſuivre ſes ſuccès, et que l'autre eſt chargé d'operations ou dieu comme homme échouerait tant elles ſont impratiquables. C'eſt qu'il eſt chargé d'operations ou les armées Anglaiſes auraient déja ſuccombé depuis long tem ſans ſon habileté.

Après que les miniſtres on ainſi exalté les plus légers ſuccês qui leurs arrivent, ècoutons les parler ſur les operations de leurs ennemis? qu'ont fait diſent-ils avec orgueil les forces réunies de la maiſon

de

de Bourbon ? ces forces qui ſemblaient devoir evahir juſqu'a la métropole ? qu'ont elles fait ? rien. Mais dabord mes ſeigneurs, il n'y a pas la de quoi bien vous glorifier ; vous en aviés parlé avec tant de mépris, vous aviés annoncé de ſi grands moyens pour les anéantir dès qu'elles paroitraient, qu'on devrait regarder avec raiſon comme une grande marque de leur courage d'avoir oſé affronter et braver vos menaces. Cependant qu'avés vous fait contre ces ennemis que vous deviés terraſſer auſſitot qu'ils paroitraient ? qu'avés vous fait ? rien ; abſolument rien. C'eſt donc a vos ennemis a ſe glorifier et non pas a vous.

Mais revenons un peu la deſſus ? qu'on fait dites-vous vos ennemis avec toutes leures forces réunies ? rien. A la bonne heure, mes ſeigneurs, puiſque vous le voulés, j'y conſent ? ils n'ont rien fait. Mais ce que vous ne pouvés pas déſavouer, c'eſt qu'ils vous ont empêché de rien faire. Ce que vous pouvés moins déſavouer encore, c'eſt qu'en vous empêchant de rien faire, ils vous minent et vous anéantiſſent pour toujour. Il me ſemble que ce n'eſt pas la faire ſi peu de choſe, il me ſemble qu'il n'y a pas la de quoi beaucoup vous glorifier, qu'il n'y a pas la de quoi leurs reprocher ſi amèrement leure inaction. Dites moy un peu, mes ſeigneurs, ſi par cette conduite la France et l'Eſpagne trouvent le moyen de vous laiſſer morfondre et de vous épuiſer totalement ; c'eſt je crois vous faire la guerre la plus dangéreuſe et la plus deſtructives que vos ennemis puiſſent vous faire. S'ils ne font rien ; c'eſt a vous d'agir, vous eſtes d'autant plus blamables de ne point agir, qu'après vos rodomontades il ſemble que vous devriés en avoir bon marché. Ne voudriés vous pas que les miniſtres de France et d'Eſpagne vinſent vous conſulter ſur ce qu'ils doivent faire ? ils ont tort ſans doute, de ne pas vous conſulter la deſſus. Et je ſuis obligé d'avouer que s'ils prennaient ce parti, *en ſuivant vos meilleurs conſeils*, leures affaires iraient très mal. *On peut en juger par vos operations.*

Vos ennemis dites vous n'ont rien fait. Voyons un peu, mes ſeigneurs, s'il faut vous en croire ſur votre parole? voici cependant des faits avérés. Ils vous ont enlevé tous vos alliés, ils ont ranimé et ils ſoutiennent la guerre d'Amerique, ils vous contraignent d'employer la inutilement une grande partie de vos forces, ils vous ont obligé d'abandonner Philadelphie, les Jerſeis, Rhode Iſland, votre poſition dans cette partie du monde eſt ſi précaire que ſans l'habileté M.le général Clinton vous euſſiés ſuccombé il y a long tems, que malgré ſon habileté il lui eſt impoſſible de former aucune entrepriſe de quelque conſéquence, et qu'il eſt a tout inſtant expoſé au plus grands revers. Vos ennemis vous ont enlevé le Sénégal, M. le Cte d'Eſtaing que vous contiés amener dans vos ports avec toute ſa flotte au commencement de 1779, non ſeulement vous a échapé, mais joignant la prudence la plus rare a l'intrépidité la plus éclatante, il a commencé par rendre inutils tous vos efforts lorſqu'il vous était très inferieur, et dans la ſituation la plus critique; après quoi il vous a enlevé la Granade, il a battu vos flottes d'une maniere ſi décidée que vous ne l'avés pas conteſté, il vous a obligé de vous renfermer dans vos ports et s'eſt rendu maitre abſolu de la mer dans les Indes Occidentales. Dans le même tems les Eſpagnoles vous ont enlevé pluſieurs établiſſements, voila les operations de la campagne 1779. Dans celle de 1780, vos ennemis viennent de vous enlever un convoi de la plus grande importance, quoique vous en diſiés pour diminuer l'opinion de cette perte, vos ennemis viennent d'amener dans leurs ports un des plus riches convoi qu'ils puſſent attendre ſans que vous y ayés mi le plus léger obſtacle. L'arrivée de ce convoi dont ils avaient très beſoin leurs procure les moyens de pourſuivre la guerre avec vigeur. Appellés vous donc tout cela ne rien faire? appellés vous cela reſter dans l'inaction, appellés vous cela fuire et tacher de vous éviter? ſi vous eſtes inſenſibles a de pareils coups, j'ignore comme il faut vous fraper pour que vous le ſentiés.

Les

Les miniſtres diſent continuelment et ſont publier depuis le commencement de cette guerre. Que les ennemis ſont aux abois, qu'ils ſont ſans argent, ſans vaiſſeaux, &c. Tandis que l'Angleterre a des reſſources infinies pour ſoutenir la guerre. Mais mes ſeigneurs prennés y garde ? en comparant l'état de vos ennemis avec le votre tel que vous repreſentés l'un et l'autre, ſi vous n'avés eus aucun avantage ſur vos ennemis, ſi au contraire ils ont eus de très grands avantages ſur vous, vous prouvés néceſſairement *votre incapacité*, &c. vous prouvés que . . . . . .

Examinons a preſent combien les miniſtres et leur partiſans ſont conſéquents dans leurs propos ? toute a l'heure ils diſaient que les forces combinées de la France et de l'Eſpagne n'avaient rien fait ; a preſent et depuis plus de ſix mois ils diſent, et font dire par leurs partiſans *qu'on s'eſt acharné pendant le dernier parlement a tourmenter injuſtement les miniſtres, a leurs imputer indiſtinctement toutes les calamités publiques*. On a eu tort ſans doute, et toutes leures operations parlent en leur faveur. Cependant pourquoi accuſer ici l'ancien parlement d'avoir tourmenté les miniſtres ? y eut-il jamais un parlement plus doux et plus complaiſant pour eux ? ne s'eſt-il pas toujour contenté de l'excuſe qu'ils n'ont ceſſé d'apporter pour juſtifier leurs mauvais ſuccês ? ſcavoir qu'ils étaient mal inſtruis. Excuſe qui aurait due leurs faire perdre tout eſpêce de conſideration et de confiance. L'ancien parlement ne les at-il pas laiſſé ma'grè cela continuer leures operations quelque peu d'éſpoir qu'il y eut de les voire réuſſir ? L'ancien parlement ne leurs at-il pas toujour accordé un million ſterl. au de la des ſubſides immenſes qu'ils ont demandé ? après cela peut-on dire avec quelque vraiſemblance qu'on s'eſt acharné a tourmenter les miniſtres. Que pouvaient éxiger de plus les miniſtres de l'ancien parlement ? et que pourraient-ils éxiger de plus d'un parlement qui leurs ſerait entierement devoué. Pourſuivons.

*Ils disent que la maison de Bourbon a éclaté dans un moment ou les forces d'Angleterre étaient déja employées, et affoiblies en Amerique.* En effect la maison de Bourbon a eu tort de bien choisir son moment, et de ne pas consulter les ministres d'Angleterre sur le moment ou elle devait prendre ce parti.

*Ils disent que la France et l'Espagne jouissants des avantages d'une longue paix ont saisi ce moment inégal pour armer leures forces combinées.* Si cela était vrai, je le répête, la maison de Bourbon aurait eu tort de scavoir bien prendre son moment, elle aurait eu tort de ne pas consulter les ministres d'Angleterre sur ce qu'elle avait a faire ; et les ministres ont eu raison ici de ne pas se tenir sur leures gardes, de se laisser prendre entierement au dépourvu ; tandis qu'ils ne cessaient de menacer et de provoquer continuelmennt la France et l'Espagne si on differait a leurs accorder toutes les satisfactions qu'ils demandaient continuelment avec autant de hauteur que d'importunité ; tandis qu'ils scavaient que la France et l'Espagne fesaient travailler avec toute l'activité possible dans leurs ports a mettre leurs flottes en état d'agir au premier signal, &c.

Mais ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées ; pourquoi embrouiller les faits ? pourquoi en imposer ? il faut de la bonne foy quand on travaille a se justifier, et qu'on n'a rien a se reprocher. Tout le monde scait que la maison de Bourbon n'a pas débuté par armer ses forces combinées. Tout le monde scait que la France seule a commencé a braver les forces immenses que les ministres avaient annoncé au parlement avec tant d'emphase et d'orgueil. Il s'est passé plus d'un an depuis les premieres operations de la France, avant que l'Espagne déclara la guerre a l'Angleterre ; il s'est passé plus de dix huit mois avant que leures flottes combinées agissent de concert. Il y avait donc assés de tems pour agir contre la France et la faire repentir de son traité avec les Americains, si les ministres s'etaient

tenus

tenus ſur leures gardes comme ils le devaient après tout ce que j'ai expoſé ; il y avait bien des operations comme je l'ai fait voire qui pouvaient remplir cet objet, ſi les miniſtres avaient été capables de former le moindre projet util. Le plus petit revers qu'eut éprouvé la France alors, l'eut jettée dans les plus grands ambarras. C'eſt ce que je crois avoir démontré bien évidemment. Il s'agiſſait ſeulement que les miniſtres ſcuſſent profiter avec un peu d'intelligence de la ſituation on ſe trouvaient alors les affaires de l'Europe.

Les miniſtres diront ſans doute qu'ils n'étaient pas inſtruis des interêſts des puiſſances du continent ; je le ſcais, et ils l'ont bien prouvé au détriment de de leure patrie. Le Lord Stormont qui au mois de Mars 1779 avait parlé avec tant d'orgueil et ſi peu de pénétration des deſſeins de l'Eſpagne, n'en était pas mieux inſtrui que les autres, quoiqu'il aſpira dês lors au département des affaires étrangeres dont il eſt chargé aujourdui. Que réſultet-il de tout cela ? il réſulte que les miniſtres n'ont rien fait lorſqu'ils avaient l'occaſion la plus favorable pour ſauver leure patrie des maux qu'elle éprouve aujourdui, lorſqu'ils pouvaient aiſément la faire triompher de ſes ennemis. Et on a eut tort, et on aura tort encore de les tourmenter, et de leurs imputer indiſtinctement toutes les calamités publiques ? il faut avouer qu'il y a beaucoup d'injuſtice a cela. Allons plus loin.

C'était au mois de Juin 1779 que le Lord North a porté au parlement avec un air très gai et très ſatisfait la nouvelle de la déclaration de l'Eſpagne contre l'Angleterre ; c'eſt dans ce tems la qu'il répondit fiérement a un membre du parlement qui ne voyait pas cette évênement d'un œil ſi ſatisfait ; *que chacun avait ſa façon de voire.*

Quoi mylord, vous annoncé au mois de Juin 1779 la rupture de l'Eſpagne d'un air qui ſemble préſager que vous allés vous couvrir de gloire, et procurer a votre patrie les triomphes les plus éclatants ? puis environ dix mois après vous chantés la palinodie, vous criés

merci ?

merci ? quels étaient donc les motifs de votre gayeté ? mais je vous entens ; vous allés dire que vous étiés mal instrui. Je sens que *cette noble réponse* de la part d'un premier ministre *satisfait a tous les reproches bien fondés que l'on peut vous faire* ; elle vous a très bien servi jusqu'ici, et puisqu'on vous là toujour passée, je dois vous la passer aussi ; il ne me convient pas d'être plus difficil que les autres.

Mais ce qu'il est bien difficil de vous passer mylord, c'est de vous entendre dire après cela que ce sont les débats de l'opposition qui découragent la nation et qui encouragent l'ennemi. Qui-at-il de plus décourageant pour la nation ? qui-at-il de plus encourageant pour l'ennemi, que de vous entendre si promptement chanter la palinodie et crier merci, après avoir eu dabord l'air si goguenar et si conquerant ? cependant mylord, que de chances en votre faveur si vous aviés scu en profiter ? il ne me convient pas de les exposer ici, mais j'en scais assés pour pouvoir vous assurer que si un PIT* avait été a la

* Je nomme ce grand homme par le nom qu'il portait lorsqu'il s'est immortalisé par ses travaux. La seule foiblesse qu'on puisse lui reprocher est d'avoir cru qu'il avait besoin du titre de Lord pour s'illustrer, ou pour illustrer sa famille.

Que des hommes aussi vaines qu'incapables, qui ne parviennent aux places, qu'a force d'intrigues, qui ne s'y soutiennent qu'a force d'intrigues et de bassesses courent après des rubans bleux, amassens des thrésors, recherchent de vains titres, cela ne me surprend pas ! ce ne sont que de vils charlatans qui ont besoin de tout cet attirail pour n'être pas ainsi que leure postérité des objets éternels de dégout et de mépris. Mais qu'un homme qui doit être a jamais prétieux a sa nation par les services qu'il lui a rendu, qu'un homme dont on peut dire peut être avec verité, ce qu'on disait de Caton, qu'il était le dernier des Romains, qu'un homme qui laisse a sa posterité des exemples de vertu, qui lui laisse de grandes actions a imiter, se charge de pareilles choses sur tout dans un état républicain, c'est une foiblesse qu'on a peine a lui pardonner, c'est se confondre avec ces vils et mépriſables charlatans dont je viens de parler. Si j'étais son fils je réparerais cette foiblesse de mon pere dont j'aurais peut-être été la cause principale ; je remettrais le titre de Lord et la pension, et je me glorifierais dans ma pauverté de porter le nom simple mais immortel de PIT.

la tête des affaires, bien loin de chanter la palinodie, bien loin de crier merci comme vous le faites, il ſe fut couvert de gloire et eut procuré a ſa patrie les triomphes les plus éclatants.

Après ce que je viens d'expoſer, qui peut ſans étonnement le ton de dériſion, de ſuffiſance, d'orgueil, de hauteur, de dureté que les miniſtres prennent au parlement ? qui peut ne pas être ſurpri de les entendre traiter de factieux les membres éclairés du parlement qui n'applaudiſſent pas a leures operation ? de les entendre les accuſer de ſouffler l'éſpri de tumulte dans l'éſprit de la nation.

Quoiqu'on ne puiſſe pas ſoupſconner le Lord North *d'être ſorcier* ; on dirait cependant qu'il l'a été a ce ſujét dans ſa réponſe a M. Burke, lorſque cet homme reſpectable et éclairé ſe plaigni au mois d'Avril dernier de ce que pluſieurs membres du parlement qui étaient dans ſon parti, avaient paſſé dans le parti des miniſtres. J'ay été ſi frappé de cette réponſe du Lord North que je ne l'oublierai de ma vie, ſurtout après l'évênement qui la ſuivi. Il ſemble que dieu ſeule connoiſſe juſqu'a preſent la cauſe de cette *farce tumultueuſe et tragique* arrivée dans les premiers jours du mois de Juin 1780, mais il faut croire que les hommes parviendront quelque jour a la connoitre. Tout ce que je puis aſſurer a preſent, c'eſt que l'erreur la plus dangereuſe pour la nation Anglaiſe ſerait d'attribuer ce tumulte aux débats de l'oppoſition comme on ne ceſſe de tâcher de le lui perſuader. Il eſt facile d'apperſcevoir *les deſſeins et les motifs* de cette conduite.

Les membres du parlement qui ſont du parti des miniſtres ne doivent-ils pas être bien humiliés de les voire dominer d'un ton ſi imperieux, puiſque d'un moment a l'autre ils peuvent être expoſés au même traitement ? ne dirait-on pas que ces miniſtres ſe ſont couverts de gloire ? ne dirait-on pas que leure patrie leurs doi des triomphes éclatants, des ſuccês infinis ? cependant il leurs eſt impoſ-

fible

ſible de ne pas avouer qu'ils n'ont jamais rien prévû, qu'ils ont toujour été pris au dépourvû, qu'ils ont toujour reſcu la loi de leurs ennemis, qu'ils ont toujour été a la queue de leures operations, qu'ils n'ont jamais ſcu les prévenir, ni former aucune entrepriſe qui put être de quelque utilité a leure patrie. Il leurs eſt impoſſible de ne pas convenir qu'ils ont laiſſé paſſer les circonſtances les plus favorables dont ils auraient pûs tirer les plus grands avantages. Tout cela eſt certainement bien démontré par tout ce que j'ay expoſé cy-deſſus, mais pour pouvoir en juger avec plus de facilité, je vais en faire le réſumé. Commencons par les début de leures operations ?

Les miniſtres annoncent comme une choſe facile d'amener par la force les Americains a l'obeiſſance qu'ils éxigent ; en conſéquence on leurs permét d'agir. Qu'arrivet-il ? ils échouent ; qu'elle eſt leurs excuſe ? qu'ils étaient mal inſtruis. On leurs paſſe cette excuſe, on les laiſſe agir une ſeconde fois ; ils échouent encore. Que répondent-ils ? qu'ils étaient mal inſtruis. On ne perd pas patience a cette *puérile* réponſe, ils demandent de ſubſides immenſes, on les leurs accorde, et on les laiſſe faire. Qu'arrivet-il ? quelques ſuccés paſſagers qui ſont ſuivi bientot après de la perte d'une armée entiere, &c. que diſent alors les miniſtres ? ils en jettent la faute ſur les généraux, ils les diſgracient quoique ces généraux n'ayent échoué que parceque les operations dont ils étaient chargés n'étaient pas practicables.

Je n'ai jamais rien vu de plus mal concerté que ces operations ; il n'eſt pas poſſible de rien imaginer de plus inconſéquent et de plus contraire même a l'éxécution des projéts que les minitres avaient formé. *Je le dis hardiment* ; ſi les miniſtres avaient concerté avec les Americains un plan d'operations qui ne puiſſent leurs porter aucun préjudice, tandis qu'elles devaient cauſer la ruine et la perte de lAngleterre, il eut été impoſſible aux Americains de leurs propoſer un plan plus conforme a ces deux objéts. Je me fais fort de le démontrer

trer ſi cela devient néceſſaire, Il ſuffit, pour éviter toute conteſtation que les miniſtres expoſent quels étaient leur deſſeins lorſqu'ils ont fait uſage de ces operations ; et ſi leur expoſé n'eſt pas éxacte, je ſuis en état de le mettre dans tout ſon jour.

Il y a quatre ans je le dis encore que j'ay annoncé le revers qu'ont éprouvé les armées Anglaiſes en Amerique, et l'impoſſibilité d'en attendre aucun ſuccês. Que ſi l'on ne veut pas croire qu'il y a quatre ans que je les ay annoncé, on ne me refuſera pas de croire que je les annoncé depuis plus de trois ans, ſi on veut prendre la peine de s'en informer auprès de ſon Ex. M. le chev. Yorck ; car c'eſt une des premieres choſes dont je me ſois entretenu avec lui, lorſque j'ay eu l'honneur de le voire dans les premieres jours du mois de Septembre 1778. J'ay donc pour moi les campagnes de 1778, 1779, 1780 et j'aurai toutes les autres a l'avenir amoins que les Americains n'abandonnent la partie. Mais tant qu'ils la ſoutiendront, je répons de l'impoſſibilité de rien faire contre eux dans la poſition ou ſe trouve depuis cinq ans l'armée Anglaiſe a Neu Yorck. Tandis qu' avec les forces que l'on a envoyé en Amerique dês 1776, il y avait *de moyens aſſurés* pour terminer avec ſuccès les affaires d'Amerique *en deux campagnes.* Pourſuivons.

Les miniſtres ont tonjour été pris au depourvû ; en voici la preuve. Ils ont été pris au dépourvû dans la guerre contre les Americains, ils ont été pris au dépourvû lors du traité de la France avec les Americans, ils ont été pris au dépourvû lors de l'union de la France avec l'Eſpagne, eux qui s'étaient vantés tant de fois en plein parlement qu'ils ne meritraient pas d'être miniſtres s'ils n'avaient pas tonjour ſur pied des forces capables de terraſſer les forces réunies de la France et de l'Eſpagne. Prennaient-ils donc je le répéte, toutes les puiſſances de l'Europe pour une troupe d'oiſeaux timides qui ſe laiſſent épouvanter par quelques guenilles que l'on expoſe dans un champ ?

Les miniſtres ont toujour reſcu la loi de leurs ennemis, en voici la preuve. La France fait un traité avec les Americains, le Lord North propoſe auſſitot un traité avec les Americains. Mylord ? vous propoſés ſouvent a vos compatriotes l'exemple des Romains pour les inviter a la conſtance et a la fermeté. Puiſque vous ſcavés ſi bien l'hiſtoire ; dites moi, je vous prie, ſi jamais Romain s'eſt condui comme vous l'avés fait en pareille occaſion ? dites moi ce qu'on aurait penſé d'un Romain qui ſe ſerait condui comme vous l'avés fait ? n'était il pas évident que cette démarche ſerait regardée par les Americains comme un marque de puſillanimité de votre part ? n'était-il pas évident que cette démarche les encouragerait a pourſuivre leures operations avec encore plus de vigeur qu'ils ne l'avaient fait auparavant, et qu'il n'en réſulterait pour vous que l'humiliation d'avoir fait une démarche qui ſerait rejettée avec le dernier mépris ? Encore une fois mylord après cette démarche, y at il *quelque pudeur* de votre part, de dire que ce ſont les débats de l'oppoſition qui encouragent les ennemis, et qui découragent la nation ? quoi de plus décourageant pour la nation que de vous voire faire une pareille démarche dans cette circonſtance ? n'était ce pas annoncer que vous ne ſcaviés plus ou donner de la tête ? quoi de plus encourageant pour les Americains que de vous voire nommer une pompeuſe ambaſſade préſidée par une élégant et un petit maitre Anglais, *bel inſtrument* pour toutes les operations en général, mais particulierement pour celle-ci ; *convenés en mylord ?* quoi de plus encourageant pour les Americains que de voir vos ambaſſadeurs chargés de leurs faire des propoſitions ſi avantageuſes qu'excepté le nom d'indépendence, ils avaient tous les avantages de l'indépendence, et qu'il n'en réſultait pour l'Angleterre que de ſe voir ſurchargée du poid des dettes de l'Amerique ? plus ces propoſitions étaient éblouiſſantes, plus elles devaient inſpirer de défiance, plus elles annoncaient l'état de détreſſe, et plus par conſéquent elles encourageaient les Americains a les rejetter. Pourſuivons ;—

ſuivons ;—M. le Cte d'Eſtaing va prendre le commandement d'une flotte que la France envoye au ſecours des Americains ; il y avait cent moyens pour déconcerter ce projét ; on pouvait l'arrêter dans la Mediterranée, on pouvait l'arrêter en débouchant du détroit de Gibraltar, on pouvait très facilement le prévenir en Amerique, toutes ces operations étaient de la derniere néceſſité ſurtout, dans le commencement d'un guerre contre la France ou il était de la plus grande importance de s'oppoſer au ſuccês de ſes premieres operations en faveur des Americains. Cependant les miniſtres n'y ont pas penſé ; et ſemblables a des enfans qui courent après un oiſeau qu'ils ont laiſſé échaper, ils ont envoyé M. l'amiral Biron courir après M. le Cte d'Eſtaing et le ſuivre a la piſte quoiqu'il y eut une impoſſibilité phiſique de pouvoir l'atteindre, &c. &c. Si ce n'eſt pas la reſcevoir la loi de ſon ennemi ; je ne my connois pas.

Les miniſtres ont laiſſé paſſer les circonſtances les plus favorables dont ils auraient pus tirer les plus grands avantages s'ils avaient ſcus en profiter : j'ay prouvé dans mon mémoire combien ils ont mal profité de la ſituation ou ſe trouvait l'Europe lors de l'alliance de la France avec les Americains, et j'ay fait connoitre tous les avantages qu'ils pouvaient en retirer. Il a été facil d'apperſcevoir dans le cour de cet ouvrage une multitude d'occaſion dont les miniſtres pouvaient eſperer les plus grands ſuccês s'ils avaient ſcus les ſaiſir a propos.

Au mois de Novembre dernier un membre du parlement zélé pour les interrêſt de ſa patrie demanda pourquoi on n'employait pas M. l'amiral Keppel et pluſieurs autres officiers dont la capacité et la ſuperiorité du génie ſont prouvées et reconnues par pluſieures actions d'éclat ; ce membre du parlement fit apperſcevoir tous les avantages que la nation devait attendre de leurs ſervices, et le beſoin que l'on en avait dans l'état de criſe ou la nation ſe trouve aujourdui. Un lord de l'amirauté répondi qu'il ignorait les raiſons qui les empêch-

ent de ſe preſenter, et de demander a ſervir. M. l'amiral Keppel éclairé par une funeſte experience di qu'il faudrait être *bedlamite* pour demander a être employé par une pareille adminiſtration.

Malheureuſement depuis que le monde éxiſte, il n'eſt arrivé que trop ſouvent que les nations ont été gouvernées par des hommes dont la baſſe jalouſie, la méchanceté, l'incapacité ont forcé les homme habiles de s'éloigner de la conduite des affaires, ſentants que leures lumieres et leure capacité ne pouvaient être d'aucune utilité a leure patrie ſous des pareils miniſtres qui ne ſeraient occupés qu'a chercher les moyens de les faire échouer et de les deshonnorer. *Voila ce qui a cauſé la ruine de préſque toutes les nations.* Mais il n'eſt point encore arrivé, a ce que je ſache, que les miniſtres en ayent fait publiquement un ſujét de mauvaiſes plaiſanteries et de bouffonneries. Il était réſervé au lord North de faire uſage en plein parlement de ce fond inépuiſable de gayeté *et de fines plaiſanteries* dont il eſt pourvû, plaiſanteries qui *conviennent ſi bien a la dignité de ſa place et a l'importance des ſujéts qu'il traite*, il était di-je réſervé au lord North d'en faire uſage dans une occaſion qui ſemblait trop ſérieuſe pour pouvoir donner lieu au moindre ſarcaſme.

Le lord North après avoir joué *finement a ſon ordinaire*, ſur le mot de *bedlamite*, a ajouté que les miniſtres devraient ſe regarder comme des *bedlamites* eux-mêmes, s'ils employaient de pareils hommes.

Quoi mylord ? vous eſtes premier miniſtre, et vous eſtes aſſés indifferent ſur le fort de votre patrie pour préferer tous les revers aux quels vous l'expoſés et quelle a éprouvé juſqu'ici, a la crainte de paroitre un fou a vos propres yeux, ſi vous employiés les hommes habiles et experimentés qui ſont en état de la ſervir utilement et de la ſauver de la ruine dont elle eſt menacée ? voila je l'avoue une délicateſſe et une indifference bien peu commune.

Quoi

Quoi mylord ? vous eſtes premier miniſtre, et vous vous regarderiés comme un fou ſi vous employiés, ſi vous feſiés toutes vos efforts pour tacher d'employer les hommes habiles et experimentés dont je vien de parler, quoiqu'en agiſſant comme vous le faites, il en ait réſulté juſqu'ici, et il doive en réſulter la perte entiere de votre patrie.

Mylord ? vous n'eſtes peut-être pas le ſeul qui ait penſé ainſi ; mais a coup ſur ; vous eſtes le ſeul, depuis que le monde éxiſte, qui ait oſé s'en vanter. A coup ſur, vous eſtes le ſeul depuis que le monde éxiſte, qui ait pu faire d'un ſujét de cet importance, un ſujet de bouffonnerie et de baſſe plaiſanterie. Que vous eſtes heureux mylord, de pouvoir vous rire de tout ?

Après cela mylord, ſoyés juſte une fois ſeulement ? et n'accuſés plus les débats de l'oppoſition pour vous diſculper de vos mauvais ſuccès ; car outre que vos operations ſont mauvaiſes en elle-mème, vous vous privés des moyens de les faire réuſſir, *et ce qu'il y a des pis c'eſt que vous vous privés des avis interreſſants* des hommes habiles dont je viens de parler avec leſquels vous pourriés former *de meilleurs operations*, avis comme vous voyés mylord, *dont vous avés le plus grand beſoin*. Après cela mylord, reconnoiſſés la douceur et l'indulgence de votre nation a votre égard ?

On peut préſumer, ſans craindre de ſe tromper que c'eſt pour s'égayer que les lords North, Sandwich, Stormont, ont fait donner avis il y a quelque tems dans un papier public qu'ils allaient être mis a la Tour parcequ'il eſt arrivé un ouragan dans les Indes Occidentales qui y a cauſé de très grands deſaſtres. Car ces meſſieurs ſcavent rire et plaiſanter de tout, *et il faut convenir que la plaiſanterie eſt ici très a propos*. Dites moi mylords, pourquoi n'avés vous pas fait donner avis il y quelques jours dans les papiers publiques qu'on allait vous mettre a la Tour, parceque les Francais ont ſurpri l'iſle de Jerſey, et cela parceque vous n'y aviés pas une ſeule barque pour

éclairer

éclairer les démarches de la France de ce coté la ? il me ſemble que l'avis eut été mieux placé ; car pourquoi l'operation n'at-elle pas réuſſi ? cela eſt venu uniquement de ce que la France n'a employé pour cette expédition que huit cent ou mille hommes au plus. Si elle y eut employé deux mille cinquante hommes ſeulement, vous conviendrés que l'affaire était finie. Eh bien mes ſeigneurs vous glorifierés vous encore du ſalut de Jerſey ? vous voyés qu'il en a été de Jerſey cette année, comme de Plymouth il y a deux ans ; vous voyés que vous eſtes toujours pris au dépourvu même dans les places on vous devriés être le plus ſur vos gardes.

Les miniſtres ont promi mons et merveilles au commencement de la guerre contre les Americains, *et ils ont échoué en tout juſqu'ici*, les miniſtres ont promi mons et merveilles lors de la déclaration de la France contre l'Angleterre, lors de l'union de l'Eſpagne avec la France contre l'Angleterre, *et ils ont échoué en tout juſqu'ici.* Les miniſtres promettent aujourdui mons et merveilles ; je crois que c'eſt bien ici le cas de juger de *l'avenir par le paſſé*, ſans craindre de ſe tromper. *Pleins de ruſes et d'aſtuce,* livrés aux intrigues les plus baſſe et les plus chétives*, ils ſont hardis juſqu'a la témérité lorſqu'ils devraient être circonſpécts, ils ſont prudent juſqu'a la puſilanimité lorſqu'ils devraient être entreprennants. Leures operations, leures ordres portent l'em-

* Par exemple ; depuis environ trois ou quatre mois les miniſtres font un brui épouvantable ſur le conte d'une multitude d'eſpion qu'ils diſent qu'ils font arrêter tous les jours. Mais mes ſeigneurs a quoi bon tout ce tintamare ? ne voit-on pas bien que *ce petit manége* eſt uniquement pour tâcher d'endormir la nation et de lui faire croire que ce ſont les eſpions qui ſont cauſe de vos mauvais ſuccès. Que diable peuvent faire ici *de miſerables eſpions* qui puiſſe nuire a vos operations ? qui vous a vu agir un fois n'eſt il pas aſſuré de vous voire répéter dix ans de ſuite les mêmes operations quelque mauvaiſes qu'elles puiſſe être ? Quand on découvre un eſpion, et il n'y a pas grand merite a cela, on le fait prendre ſur le champ ſans tant de vacarme et on n'en parle plus.—S'occuper plus long tems de pareils coquins, c'eſt leurs faire trop d'honneur.

l'empreinte de cette fluctuation, de cette incertitude de leur eſpri, on voit qu'ils ne marchent que *dans l'obſcurité et dans les tenêbres le plus ſombres.*

En voila je crois aſſés pour prouver aux miniſtres que depuis plus de quatre ans, je les ai bien étudié, j'ay bien étudié leures operations. Que ſi cet échantillon ne ſuffit pas pour les en convaincre, il me reſte encore bien de choſes interreſſantes a dire *ils peuvent me faire parler, s'ils le jugent a propos.*

Par ménagement pour le lord Stormont, je n'ai pas rapporté. Dans mon mémoire, qu'il me fit dire en me feſant preſenter un paſſeport, *qu'il avait ecrit a ſon Ex. M. le chev. Yorck pour lui défendre de me permettre de venir ici.* Je doi a M. le chev. Yorck ce reſpécteux témoignage de ma ſincere reconnoiſſance ; il m'a trop honnoré de ſon eſtime pour me faire part d'un pareille ordre. Mais ſi j'avais eu a faire avec un miniſtre moins digne de mon reſpéct ; ſi j'avais eu a faire avec un miniſtre qui en conſéquence de cet ordre eut voulu mettre quelque obſtacle a mon arrivée a Londre, j'aurais plutot paſſé la mer a la nage que de ne pas venir reprocher *en face* au lord Stormont ſon injuſtice, que de ne pas venir la faire connoitre a toute la nation Anglaiſe.

Quoi ? le lord Stormont reſcoit mon travail, il le comble d'éloge, il s'en ſert ; quand je dis qu'il s'en ſert, je dois dire qu'il s'en ſert mal ; *car s'il avait ſcu en faire un bon uſage, la ligue du nord n'aurait pas eu lieu,* mais enfin il s'en ſert tant bien que mal, *qu'il diſe ſi j'en impoſe ?* s'il s'en ſert mal, ce n'eſt certainement pas ma faute ; et pour ſe l'approprier en entier, il veut m'empêcher de paroitre, il veut me fruſtrer du prix de mon travail.

Mylord ! je crois qu'il n'y a rien de plus noble pour un homme que de vivre du fruit de ſes travaux, ſurtout lorſqu'il n'a pas recour a la protection pour les faire valoir. *Nous ne ſommes pas a deux de*

*jeu*

*jeu la deſſus mylord*, vous et moi, *vous le ſcavés*.*—A preſent dites moi combien l'état vous paye vos travaux dont on vient de voire la valeur, et dont on connoitra encore plus la juſte valeur *avant qu'il ſoit peu?* dites moi combien l'état vous paye vos travaux? vous qui ne ſcavés ni A, ni B de votre métier; *j'en parle avec connoiſſance de cauſe, mylord*, j'eſpere que vous ne me refuſerés pas cette juſtice. Vous qui croyés ſi bien payer le miens en me rembourſant a peine les frais que j'ay fait pour venir vous les preſenter, vous qui pour me recompenſer cherchés a m'avilir, vous qui vouliés vous approprier mes travaux, vous qui vouliés m'empêcher de paroitre et d'en venir reclamer la valeur, vous qui . . . . . il n'y a que le lord Stormont qui puiſſe être capable *d'un pareille procédé*.

Lorſque j'écrivis au lord Stormont que ſi mon travail eu meritait que du dédain, je travaillais en le publiant pour ſa gloire, *que j'ajoutais de nouveaux lauriers a ceux dont il eſt deja couronné*, que l'Europe entiere et l'Angleterre en particulier admirerait *ſa juſtice, ſes lumieres*, &c. Le lord Stormont me fit dire que je ne devais plus conter ſur ſa protection. *Je demande pardon* a M. Fraſer ſon ſécretaire, ſi je l'interrompis a ces premiers mots; mais je ne pus m'empêcher de lui répondre ſur le champ que je n'avais jamais demandé au lord Stormont ſa protection, que je n'étais pas venu ici pour cela, et que mon travail était le ſeul protecteur que j'avais eu deſſein d'employer. Je lui dis que j'étais ſurpris d'entendre parler un miniſtre de protection, *lui qui doit tout au roy et a l'etat*, lui qui ne doit conſulter, ſur tout dans des circonſtances auſſi difficiles que celles-cy, que la capacité de ceux qu'il employe, &c.

Un

* Vous ſcavés mylord les obligations que vous avés au lord Mansfield votre oncle pour la place que vous occupés. *Belle preuve de ſon jugement et de ſon habileté.* C'eſt cependant ce lord qui après *cette marque de ſon diſcernement* voudrait nous faire regarder la perte de ſes manuſcripts, comme une perte irréparable. Il eſt vrai que c'eſt ce même lord qui quand on attaque ſes operations a recours a ſes cheveux blancs pour tacher d'invoquer la clemence publique, pour tacher de faire pitié. Eh oui il fait pitié.

Un miniſtre qui parle de protection annonce qu'il regarde les places qui ſont a ſa nomination comme des bénéfices qu'il eſt preſt de conferer a ceux qui lui ſeront le plus agréables ; et il en réſulte, d'un coté la corruption de la nation qui au lieu de ſe rendre capable ne penſe plus qu'a être de vils courtiſans, d'autre coté la ruine de l'état par l'ineptie et l'incapacité de ceux qui occupent les places du gouvernement.

Je ſcais que des perſonnes en place ont dit depuis peu que j'avais de l'éſprit et qu'on ne pouvait pas douter que j'étais l'eſpion de M. le Cte de Vergenne qui me connois très bien. Je ne penſais pas pouvoir jamais paſſer pour un homme d'éſprit ; *il y a plus je ſerais très faché d'être homme d'eſprit.* Depuis plus de trente ans j'ay eu lieu de me convaincre que l'éſprit ne brille qu'aux depens du jugement et de la raiſon. Je n'ai pas vu un ſeul homme d'éſpri qui ne m'ait confirmé dans cette idée, et j'ay vu beaucoup de gens d'eſpri. Il eſt impoſſible de rien imaginer de moins ſolide et de plus inconſéquent *que les idées des hommes d'éſpri,* il eſt impoſſible de rien imaginer de plus faſtidieux, de plus inepte, de plus dégoutant *que la conduite d'un homme d'eſprit.* Pour en revenir a ce qui me regarde, ceux qui ont porté de moi le jugement dont je viens de parler ont bien pus annoncer de l'eſpri ; mais à coup ſur ils annoncent bien peu de *diſcernement.* Pour s'en convaincre il ny a qu'a lire avec un peu d'attention le mémoire que j'ay publié, je défie après cela qu'il puiſſe reſter l'ombre de *ce ſoupſcon* dans l'éſpri de qui que ce ſoit. Oreſte il n'eſt pas bien difficil d'apperſcevoir les motifs qui occaſionnent de pareils propos et cela n'eſt pas bien fin pour *de ſi grands politiques.*

Ce que j'ay di dans mon mémoire de M. le Cte de Vergenne, je ne l'ai di qu'après avoir expoſé ſes operations ; et je défie tout homme éclairé quelque partial qu'il puiſſe être de lui refuſer les éloges les plus diſtingués. Ce que je di ici des miniſtres d'Angleterre, je ne le di

qu'après avoir exposé leur operations, et je défie toute homme éclairé quelque disposé qu'il puisse être en leurs faveur *de leurs accorder le moindre suffrage*. Dans ce que j'ay di au sujet de M. le Cte de Vergenne, j'ay eu intention de faire connoitre a la nation Anglaise les hommes contre qui elle avait a faire afin qu'elle puisse juger si ceux qui tiennent les rênes du gouvernement sont en état de lutter contre de pareils hommes. *Il me semble que cette connoissance n'est pas d'une mediocre importance.*

Un membre du parlement a di que le mémoire que j'ay publié n'a pas le sens commun. Je félicite *ce grand homme* sur son habileté, et pour rehausser *l'eclat de sa gloire*, je lui fais ici l'aveu que les differents objéts de travail qui se trouvent dans ce mémoire sont le fruit de plus de vingt-cinq ans de travaux presque continuels, de réfléxion, et d'experience. Cet homme qui est bien éloigné d'avoir autant réfléchi que moi a sans doute des lumieres bien pénétrantes puisqu'il condamne dans un instant comme n'ayant pas le sens commun ce qui est chès moi le produi de plus de vingt-cinq ans de réfléxion. En ce cas je l'invite de faire part au public et au gouvernement de sa capacité, le moment est très favorable pour cela. Ce serait grand dommage de laisser dans les ténébres et dans l'obscurité des connoissance aussi vastes que les siennes ; car il n'a encore *rien di, ni produi* qui puisse le faire *soupsconner de quelque capacité*.

J'ay appri avec peine que des hommes estimables desapprouvent ce que j'ay di de moi au commencement de mon mémoire ; si j'avais parlé de moi avec ostentation, si j'avais taché de prévenir en ma faveur, je sens qui'l y aurait de quoi ennuyer et dégouter le lecteur, mais je défie qu'on puisse trouver dans ce que j'ay di un seul mot qui tende a faire mon éloge. J'ay cru qu'il était de mon devoir d'informer avec candeur le public de ce qui m'avait forcé a quitter ma patrie et a venir offrir mes services a sa majesté le roy d'Angleterre. Il me semble que,

surtout

ſurtout dans ma poſition, cela était indiſpenſable et c'eſt ce que j'ay fait avec toute la ſimplicité et toute la ſinceri:é poſſible.

Bien des gens ſe ſont plaints qu'il y a beaucoup de faute d'orthographe dans mon mémoire ; je pourrais les rejetter ſur le conte de mon imprimeur qui entend peu le Francais, mais je ne ſuis pas aſſés injuſte pour cela, j'avoue que je ne me ſuis pas attaché a ſuivre bien ſcrupuleuſement les régles de l'orthographe. Je n'écris pas pour des pédants, et c'eſt bien ici le cas de leurs répondre, *non agitur de verbibus ſed de reis*.

F I N.